

ÉDITION DE PARIS

N° 563 30 MARS 1937

l'match

Le plus grand hebdomadaire sportif



PARIS - ROUBAIX. — La traversée d'Arras. La course se joue. Rossi, en tête sur cette photo, a démarré puissamment. Il s'est enfui avec Félicien Vervaecke, Danneels, Van de Pittie, Hendrickx, qui cache à demi Archambaud, Disseaux et Lesueur. Puis Félicien Vervaecke s'en ira... Mais il sera rejoint sous l'impulsion de Rossi, dont on remarque ici l'allure souple et puissante à la fois.

**LE SPORT,
LES GENS,
LES FAITS**

Ne concevoir aucune amertume d'une défaite, n'en tirer que des leçons, s'appliquer à s'en laver par une préparation plus soignée, un entraînement plus sévère, ne compter pour vaincre que sur sa volonté, son application, forcer la glorieuse incertitude du sport sans compter seulement sur la chance, ne désespérer jamais, telle doit être la loi du sportif, tel se manifeste l'esprit sportif.

Nous en avons eu un exemple proche, la semaine dernière, avec le fameux match d'aviron Oxford - Cambridge. Depuis onze ans, les Oxoniens ne connaissaient que la défaite. Chaque échec nouveau faisait paraître plus lourd, jusqu'à le rendre intolérable, le faix des insuccès. D'aucuns eussent sans doute renoncé à lutter contre l'impossible. La guigne aurait eu bon dos pour excuser l'abandon. Ce n'étaient pas des sportifs. Les rameurs d'Oxford n'ont jamais douté d'une revanche. Les jeunes de 1937 ont vengé les anciens de 1925, car la même flamme les animait. Et comme je comprends la joie bruyante, délirante, des supporters enfin récompensés d'une si longue attente ! Qu'adviendra-t-il du match de l'an prochain ? La confiance est recouvrée par les Oxoniens. Les Cantabs préparent la revanche. C'est ça du sport, comme c'était aussi du sport le refus par le capitaine de Cambridge d'un premier départ qui aurait pu désavantager son adversaire. Et cela fait du bien de s'élever de temps à autre au-dessus des combinaisons, des rencontres autour du tapis vert, des complications nées d'une casuistique paradoxale dans un domaine où tout est simple, si net, si droit par principe.

**

Qu'adviendrait-il si le L.O.U. devenait champion de France de rugby, ramenant dans la bonne ville de Lyon un trophée qu'elle détint aux temps héroïques et purs de ce beau sport ? La deuxième capitale de France deviendrait le pôle d'attraction du rugby et les champions de France se devraient de recevoir *at home* de grandes équipes honorées de se frotter au champion. Or Lyon possède un magnifique stade municipal qui se prêterait particulièrement à de telles manifestations. Mais, ce stade, M. Herriot l'a prêté aux joueurs de rugby à XIII. Et donc il est excommunié. Les souliers de la vertu — pour parler M. Prud'homme — ne sauraient foulé le gazon terni par les crampons du vice. Ainsi le L.O.U. serait-il un nouveau martyr. Il est vrai que saint Irénée, évêque de Lyon, lui aurait déjà montré la voie !

Tout ceci, évidemment, si le L.O.U. devenait champion de France ! Mais, comme chantaient les Bayonnais : avec un peu de chance...

**

Il me revient en mémoire les doléances d'un dirigeant d'un célèbre club de rugby méridional, avec lequel je déjeunais, à la suite d'une importante victoire remportée à Paris, et qui, après le café, versait à chacun de ses joueurs le prix de son billet de rapatriement, en 3^e classe, naturellement.

« Ne crois-tu pas que c'est navrant, me disait-il, de payer un billet à tel et tel de l'équipe qui, employés de chemin de fer, voyagent à des tarifs particulièrement réduits ! Et je ne peux rien contre ! »

C'était vrai. Et cela dénotait une bien singulière conception de l'amateurisme.

A propos de quoi me rappelé-je cet entretien ?

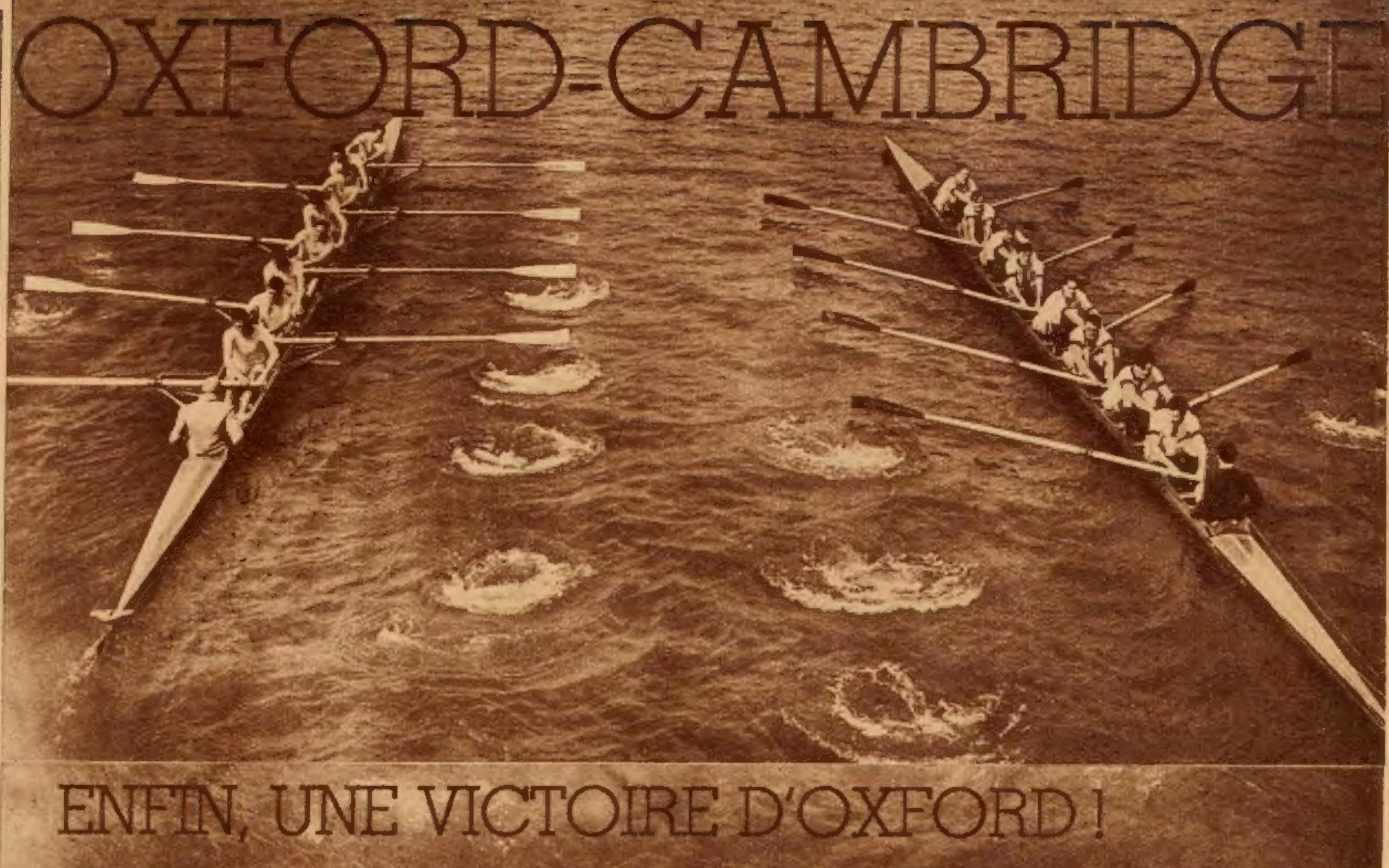
Peut-être parce que — et sur une plus grande échelle — cette coutume sévit au sein de la F.F.R., si chatouilleuse sur sa vertu. Il n'y a pas que des joueurs à posséder des facilités de transport !

Il faut bien soigner ses électeurs !

**

Le tragique accident survenu à André Raynaud rouvre les yeux sur les dangers d'un sport dont beaucoup se lassaient, en dépit du spectacle, par méfiance d'insincérité. Le demi-fond n'est pas que combine, ceci dit pour ses pires détracteurs. Il comporte ses risques et sa noblesse. Il est triste qu'il faille, pour le défendre ou le réhabiliter, que la mort intervienne, hélas !

Jean de LASCOUMETTES.



ENFIN, UNE VICTOIRE D'OXFORD !

ANGLETERRE : Oxford-Cambridge. — A Hammersmith Bridge, les deux équipes luttent avec ardeur. On reconnaît, à droite, les bleus foncés d'Oxford qui gagneront l'épreuve.

(Londres, de notre correspondant particulier.)

Qui n'a point vu se disputer le traditionnel match Oxford-Cambridge, qui n'a point entendu un million d'Anglais, à l'accoutumée flegmatiques, s'époumoner à crier, poussés par leurs goûts ou leurs traditions :

Oooooxford... ou Caasambridge..., tandis que les quatre cinquièmes de la population du Royaume-Uni attendent avec anxiété que le radio-speaker, qui suit sur une vedette les rameurs universitaires, narre les péripéties de la course et annonce le résultat, qui n'a point assisté à la lutte qui met aux prises le team « bleu foncé » d'Oxford et le team « bleu clair » de Cambridge, en amont du pont de Putney, en cet endroit de la Tamise où viennent mourir les dernières vagues du flux marin, où les mouettes tissent des entrelacs et des arabesques sans fin, au fil de l'eau dans une brume que dore le soleil, ne comprendra jamais rien à la conception britannique du « sport » compétition et délassement, à la vie même de nos amis d'outre-Manche.

Oxford a gagné contre toute attente en 22' 39" et par trois longueurs. La course — la plus lente qu'on ait vue depuis 1877 —

fut magnifique, émouvante, fertile en incidents. Il y eut un faux départ, Oxford n'étant pas prêt. Par deux fois, et par faute du « cox » de Cambridge, les adversaires faillirent emmeler leurs avirons. Sur la technique même de la course, sur les péripéties d'une course au cours de laquelle chaque « huit » tour à tour semblait devoir l'emporter, nulle remarque à faire. Une seule conclusion à tirer : en aviron, la solidarité d'équipe, la cohésion des rameurs aura toujours plus d'importance que le brillant ou le fin des individus. Plus lourd, plus puissant, plus régulier, Oxford, en un dernier élan, l'emporta de haute lutte, ayant su ménager ses forces pour l'effort final.

Ainsi, devant tout un peuple délivré d'enthousiasme, le pavillon bleu foncé devança le pavillon bleu clair. Ainsi les étudiants purent obtenir le droit de chahuter à leur guise dans le West-End, en contrignant les passants attardés à saluer chapeau bas les couleurs d'Oxford et à pousser un triple « hurrah » en l'honneur du team victorieux.

Ainsi fut vaincue la malédiction et rejeté le sortilège. Après quatorze ans de vains efforts, Oxford a prouvé qu'il pouvait gagner. Il est à prévoir que l'an prochain, le jour d'Oxford-Cambridge sera véritablement jour de fête nationale.

Léon Boussard.

Des championnats d'Europe de cross ?

Pourquoi pas simplement un cross olympique ?

Le cross olympique a été supprimé après les Jeux de 1924. Ceux qui ont assisté à ces Jeux ne peuvent songer, sans un serrement de cœur, au dernier cross-country couru par une chaleur suffocante. De nombreux coureurs prirent le départ : bien peu arrivèrent, et dans quel état !

Toute ma vie, je me souviendrais de cette arrivée réellement tragique. Nurmi apparut le premier, courant comme s'il venait de faire une promenade de santé. Tranquille, il franchit la ligne d'arrivée, sans un mot, observant strictement la consigne de silence qu'il semblait s'être imposée.

Nurmi avait repris son survêtement, lorsque parut, sous l'arche de la tribune Marathon, un de ses compatriotes dans un état lamentable. Le coureur titubait, s'arrêtait, repartait comme un homme ivre.

Lorsqu'il passa près du champion du monde, celui-ci ne lui adressa même pas la parole pour l'encourager. Puis, à longs intervalles, se succéderont les escapades de cette terrible épreuve. Un coureur prenait la piste en sens inverse et ne voulait pas repartir dans la bonne direction ; un autre se traîna cinquante mètres à genoux. Notre champion Marcial termina dans un état inquiétant. De même qu'un de ses adversaires suédois, il donna les plus grandes inquiétudes aux médecins pendant toute la nuit. Le Suédois, notamment, ne parvenait pas à reprendre ses sens ; il avait délié pendant de nombreuses heures.

Les coureurs avaient été vaincus par la chaleur et l'insolation. On décida donc de supprimer une épreuve qui s'était révélée particulièrement dangereuse.

Cependant, à l'heure actuelle, un mouvement se dessine pour réintégrer le cross-country dans le programme olympique. Ou a suggéré une compé-

tition d'hiver ou de printemps. Mais on a immédiatement objecté que, d'une part, en hiver, les Scandinaves et les Finlandais ne pouvaient pas s'entraîner à cause de la neige qui recouvre leurs territoires. Cependant, ils doivent normalement être considérés comme les favoris de ce genre d'épreuve. On ne peut donc leur imposer un handicap considérable. En outre, les coureurs de cross-country sont aussi coureurs de fond sur piste. Alors le coureur qui se serait déplacé pour le championnat de cross devrait ensuite subir un nouveau et long déplacement pour disputer le 5.000 ou le 10.000 mètres sur piste. Si les Jeux ont lieu au Japon, cela fait un certain nombre de jours de voyage.

Cette suggestion ayant donc de très faibles chances d'être prise en considération, les défenseurs du cross-country préparent un autre projet : l'organisation de championnats d'Europe. L'idée est plus facilement réalisable. Elle se heurtera cependant à de sérieux obstacles. Il sera toujours très difficile d'avoir des coureurs nordiques avant le mois de juin. A cette époque, on retombe dans la saison de piste.

Peut-être simplifierait-on les choses en faisant disputer ce cross en plein été ? Sans doute il y a le précédent fâcheux des Jeux de Paris. Mais se gène-t-on pour faire courir un marathon de 42 kilomètres en plein été ? Et cet effort n'est-il pas plus considérable, plus dangereux, que celui qu'exige un cross d'une douzaine de kilomètres ?

Si le cross estival est illogique, dangereux, à plus forte raison on devrait repousser le marathon. Et a-t-on jamais hésité à faire disputer un 10.000 mètres olympique avec séries éliminatoires ?

Pierre Lewden.

LA SEMAINE PROCHAINE,
UN DOCUMENT DU PLUS
HAUT INTÉRÊT SPORTIF :

C'est une exclusivité MATCH

L'ART DE COURIR
LE TOUR DE FRANCE
PAR

Antonin MAGNE

deux fois vainqueur du Tour de France,
Champion du Monde cycliste 1936

LA TRIBUNE DE LA PRESSE

LA MAIN DANS LA MAIN

CETTE arrivée « coupée » du Critérium national de la route a déjà fait couler beaucoup d'encre. Certains de nos confrères trouvent fort à leur goût l'apothéose théâtrale d'Oreste Le Grevès coupant la ligne blanche appuyé sur l'épaule de Pylade Lapébie. D'autres, à l'opposé, estiment que de telles pratiques ne sont pas dans la pure tradition sportive et qu'on peut relever dans l'attitude des deux compères le « délit de coalition » que punit le code.

Passé encore d'être frères ! Mais frères siamois, cela devient une attraction de musée.

Le moyen de contenter tout le monde et son juge ?

Pour Lapébie et Le Grevès, c'était un cas de conscience.

— Si j'avais battu mon coéquipier au sprint, dit le Bordelais, tout le monde m'aurait accusé d'ingratitude, puisque la semaine d'avant il m'avait aidé à gagner Paris-Nice.

C'est pour cela, précisément, que je ne pouvais pas essayer cette fois de sauter Lapébie dans la dernière ligne droite, fait observer le champion de France. On ne me l'aurait point pardonné. J'entends déjà fulminer les « populaires » : « Quoi, il lui sauve la mise, dimanche, et huit jours après, il le « fait en double ». C'est pas des manières ! »

En vérité, nos champions, lorsqu'ils pédalent, s'interrogent jusqu'au fond de l'âme.

Il y a des moments, a écrit un philosophe, où comprendre son devoir c'est aussi difficile que d'avoir du génie. »

Lapébie, Le Grevès, Paul Chocque connaissent de ces situations cornéliennes.

C'est qu'on a du panache, chez nous, et on y tient !

Sur la route, j'ai cru entendre Ludovic dire à Trialous comme à Fontenoy (attention, les types : pas Fontenay) : « Messieurs les Helyett, partez les premiers ! » A quoi le père spirituel de Vietto répliqua en s'inclinant : « Nous n'en ferons rien, messieurs les Alcyon ! »

Ce doit être à la faveur d'un de ces assauts de courtoisie que Pierrard, qui est moins porté sur l'étiquette, enveloppa Lapébie et Le Grevès d'un maître coup de fouet.

« Au diable le menuet, vive le galop final ! »

C'est ainsi que le stratège des Mercier eut la victoire en poche.

Lapébie et Le Grevès, en se mettant à plat ventre pour le sprint décisif, auraient terminé en crapaud. Il leur a paru de meilleur ton de terminer en « dessus de pendule ». C'est plus noble et plus photogénique.

J'estime que le lièvre, lorsqu'il réussit à lancer les chiens, a bien le droit de faire des cabrioles ; en conséquence, les deux triomphateurs, au lieu de s'empoigner comme des truands, avaient la faculté de s'élayer mutuellement, puisque leur cœur les y disposait.

La main ouverte ? Le poing fermé ?... Question de couleur, question de maillot.

R. THOUMAZEAU.

JO
H178

Adieu à RAYNAUD

par Paul RUINART

Oui, c'est fini... Plus jamais nous ne reverrons son sourire de gosse timide plus jamais nous n'entendrons sa voix grave si délicatement timbrée par l'accent de son terroir natal. Il ne nous tendra plus cette main franche que jamais il ne refusa à personne, parce que jamais il n'eut d'ennemis. Car André ne connaissait pas la rancune. Il était simple et bon. Si simple et si bon...

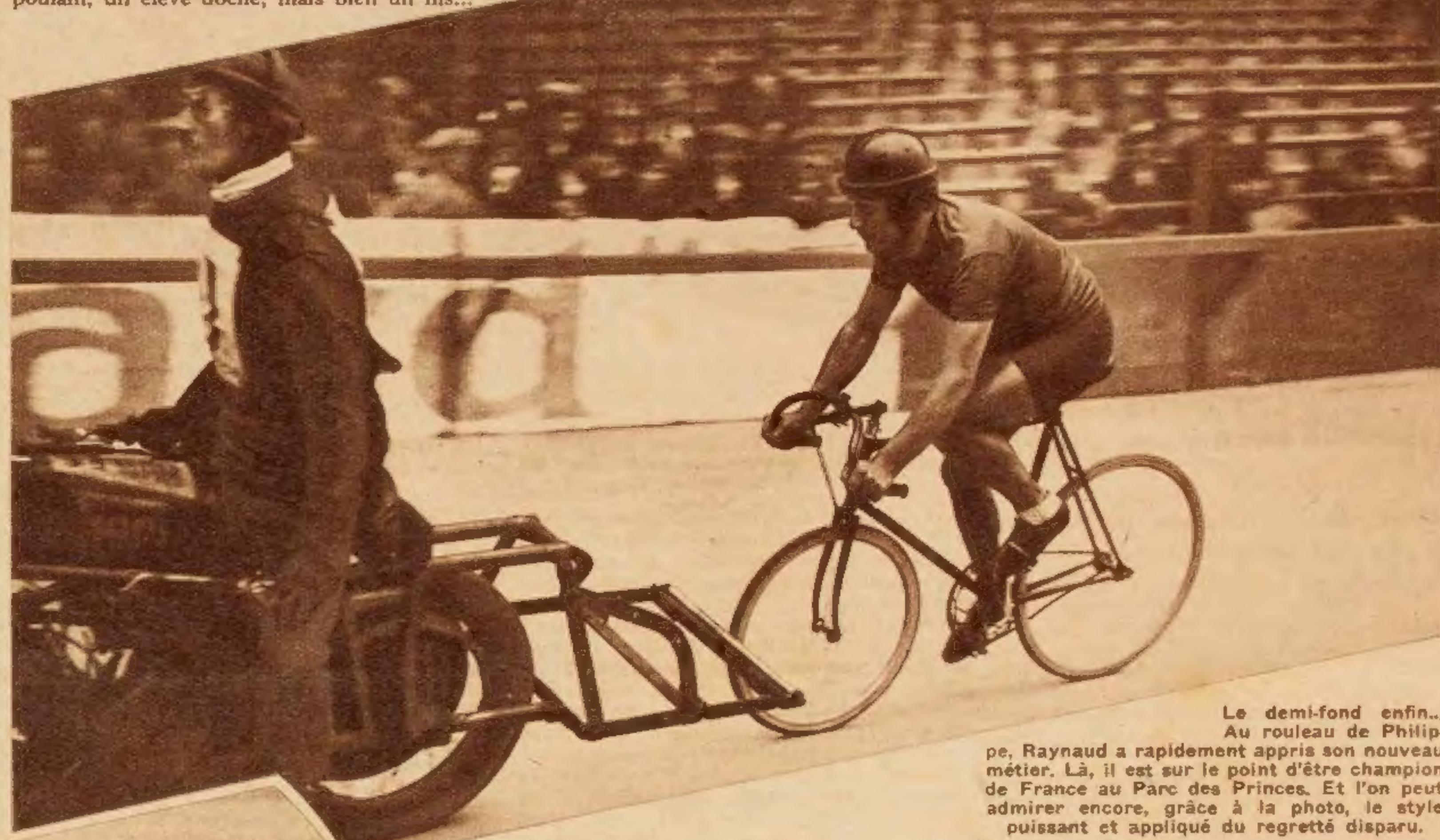
Lorsqu'on perd un être qui vous est cher, on a toujours tendance à lui découvrir toutes sortes de qualités, et c'est pourquoi j'ai scrupule à souligner, ici, le caractère si noble de Raynaud. Pourtant, je ne découvre rien

en lui, brusquement, que je ne connaisse depuis dix ans, depuis le jour où je lui ai parlé pour la première fois.

J'ai eu de nombreux poulains, depuis l'après-guerre surtout, qui m'ont procuré bien des satisfactions et bien des peines. Je les ai vus grandir, connaître la gloire, la fortune, changer de genre et d'habitudes ; j'ai ri et j'ai souffert en leur compagnie. Rien de leur vie ne m'a échappé. Je les ai félicités ou bien sermonnés ; parfois même, parce que je suis nerveux et violent, nous nous sommes disputés, querellés. Eh bien, jamais je n'ai échangé de propos coléreux avec Raynaud. Nous avons toujours été du même avis. Parce que jamais il ne commit d'erreur ou n'eut d'écart de conduite. De nos rapports, je n'ai toujours eu qu'à me louer, et je pleure aujourd'hui, non pas un poulain, un élève docile, mais bien un fils...



Les débuts... Sorti du régiment, André Raynaud s'est voué à la route. On le voit ici en plein effort, lors de son échappée du Championnat de France des amateurs et indépendants qu'il allait enlever sans avoir été rejoint. Et déjà, quelle puissance !



Le demi-fond enfin... Au rouleau de Philippe, Raynaud a rapidement appris son nouveau métier. Là, il est sur le point d'être champion de France au Parc des Princes. Et l'on peut admirer encore, grâce à la photo, le style puissant et appliqué du regretté disparu.



Je laisse les souvenirs m'enverser. C'était un dimanche d'hiver. Au Vel' d'Hiv, on disputait une course de primes. Bientôt, je remarquai un garçon brun, dont le torse athlétique était moulé dans un maillot bleu à parements or. Je m'en souviens comme si c'était hier... Il ne gagna pas, mais il me fit grosse impression.
« Qui es-tu ? lui demandai-je. Que fais-tu ? — Je m'appelle Raynaud, je suis soldat au Bourget.
— D'où es-tu, petit ? — De la Haute-Vienne, M'sieu... » Je le revis plusieurs fois. Jamais il ne connaît la joie de recevoir le bouquet du vainqueur.

Plus tard... La piste a attiré Raynaud. Ce sont les poursuites au Vel' d'Hiv. Raynaud est imbattable...



Et puis les événements me le firent momentanément perdre de vue.

Un beau jour, je reçus de Labetoule, petit village près de Cieux, la lettre suivante :

Sachant que vous avez beaucoup de coureurs amateurs sur route et que vous avez formé de nombreux as, je viens vous signaler et vous recommander un jeune coureur. C'est un indépendant quatrième catégorie qui a de grands moyens. Taille, 1 m. 74 ; poids, 78 kilos. Actuellement soldat au 34^e régiment d'aviation (libérable au mois d'avril), il s'entraîne et court au Vélodrome d'Hiver, mais la piste ne lui plaît pas. Avec sa grande volonté et conseillé par vous, je crois qu'il ferait un très bon coureur.

Au cas où vous pourriez vous occuper de lui, voici son adresse...

Cette lettre, je la retrouve dans le dossier d'André. Et ma réponse :

Je lui ai parlé hier, au Vel' d'Hiv' et lui ai donné rendez-vous pour dimanche prochain. Votre recommandation et la bonne impression qu'il a laissée à tous ceux qui le connaissent me décident à m'occuper de lui. Il me semble, en effet, que ce jeune garçon a tout ce qu'il faut pour faire un champion. En tout cas, croyez bien, Monsieur, que votre lettre n'aura pas été sans résultat et que je me ferai un plaisir de vous dire ce que j'ai décidé pour votre protégé.

J'écrivais au patron d'André : M. Chazeau-benex.

Je regardais la date : 1^{er} février 1926.

J'ATTENDIS la démobilisation d'André. J'allai le chercher à la porte du camp d'aviation. Je l'installai à Dampierre. Entouré de ses camarades, il commença son apprentissage de routier. Après six semaines d'un travail sérieux, il disputa quelques petites courses. Il gagna, il fut battu. Vint le Championnat de France sur route, au mois de septembre.

« Tiens, lui dis-je, tu vas partir dès lundi par la route avec Robert Georges (mort lui aussi depuis, le pauvre grand garçon). Je vous attends à Lyon, jeudi. »

Le jeudi, personne. Le vendredi, personne. Le samedi matin, personne. Le samedi soir, les deux gosses arrivent, pâles, défaits, malades, pour avoir bu du lait mauvais, en cours de route. Ils veulent partir tout de même. Et André gagne. Il était fort, il hésitait à s'enfuir. Dayen dut lui dire :

« Allez, tente ta chance... »

Et, à l'arrivée, après qu'on lui eut enfilé

le maillot tricolore, il tomba dans mes bras : « Que vont penser Merviel, Brossy, Auvergne, Georges et Dayen, notre champion du monde, que j'ai battus ? »

Il pleurait !

Et ça, c'était tout André...

Q U'EN faire, l'hiver ? Je l'orientai vers la piste. Les courses-poursuite. Il devint rapidement un maître. L'un après l'autre, Bindu, Linari, Girardengo, Van Kempen, Blanchonnet, Aerts, Van Hevel, Ferdinand Le Drogo, Paul Le Drogo, Faudet, Lacuchay, Marcillac, Cuvelier, Leducq, Dayen, Plassat, Letourneau, Belloni, Francis Pélassier, Souchard, d'autres encore, durent s'incliner. Il était le plus fort.

A l'époque, mes coureurs habitaient Les Loges, dans ce vieux presbytère familial où nous avons passé de longues années. Et chaque fois que je ramenais André, le dimanche soir, après une victoire, il s'arrêtait dans une pâtisserie de Suresnes pour ramener des gâteaux à ses jeunes camarades. C'était toujours des petites fêtes ; et André riait, heureux de vivre au milieu des gamins du club, qui le chérissaient tous comme un grand frère.

L devint l'inséparable compagnon de Brossy.

Ils ne se quittaient plus.

Dans toutes ses lettres, André s'intéressait à René qu'il appelait le « momie ». J'en retrouve encore une que je relis malgré les larmes qui brouillent ma vue :

Me voici arrivé dans mes montagnes depuis avant-hier soir. J'ai fait un voyage parfait. Ici, je suis reçu partout à bras ouverts et certains me considèrent comme un oiseau rare. Je puis rouler un peu, bien qu'il pleuve à chaque instant de la journée. Je pense que le « momie » a dû être libéré et qu'il est revenu aux Loges. A bientôt, monsieur Ruinart, mes sincères salutations.

La date ? Le 27 mars 1927.

Dix ans, à peu près...

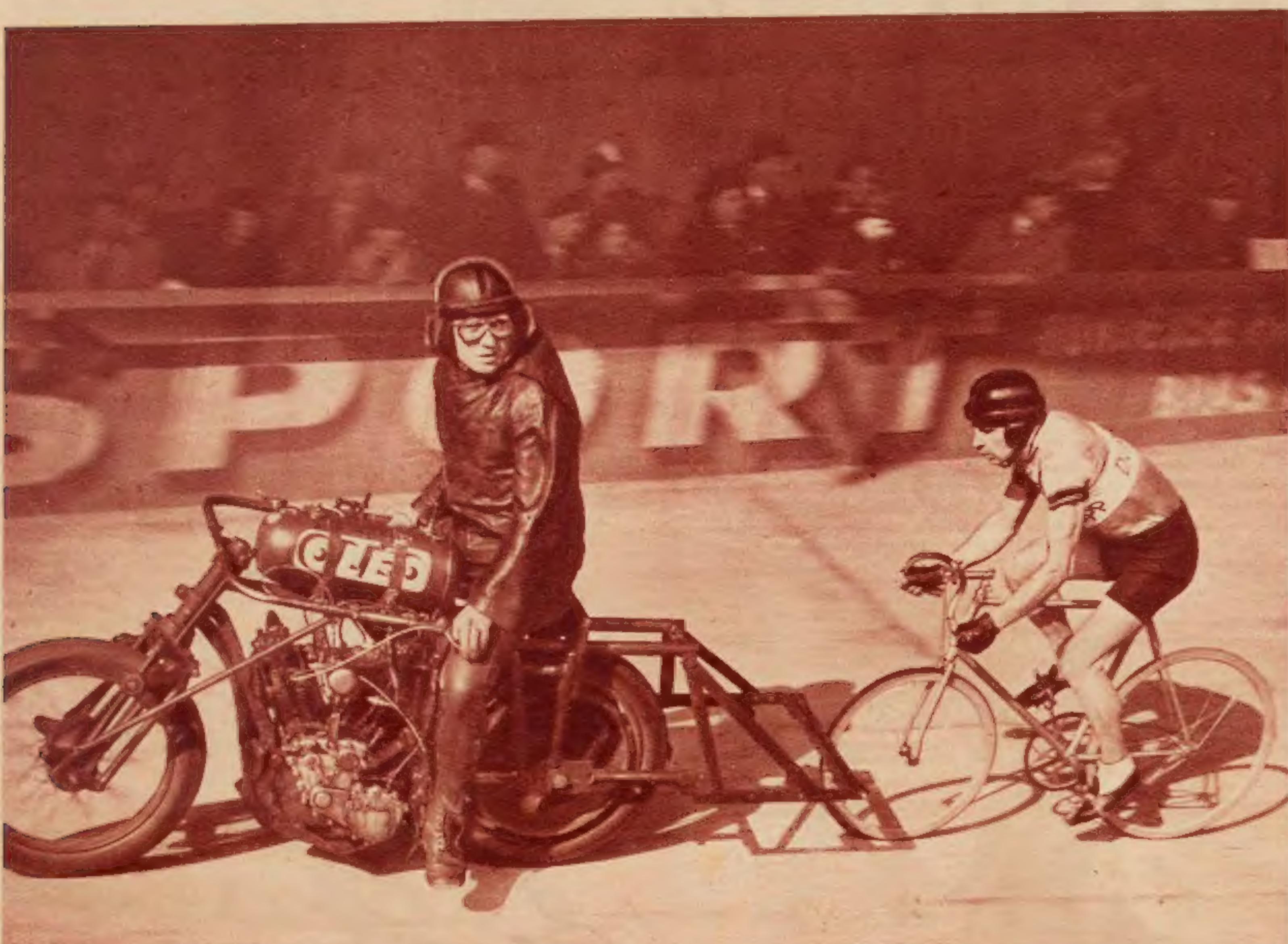
Il avait été cruellement éprouvé au début de sa vie d'homme.

... Me reviendrai seul dans ce grand Paris et cela me fait peur par moment. J'aurai encore besoin de vous et frapperai à votre porte très souvent...

Cher petit André, je ne peux plus rien pour toi, hélas ! sinon te garder une grande place dans mon cœur...

Paul Ruinart.

CYCLISME



VELODROME BUFFALO. — Le Grand Prix de Pâques (100 kilomètres) sera gagné par Erich Metze, qu'on voit en pleine action derrière son entraîneur Maurice Ville, qui se retourne pour juger des positions des concurrents.

L'abus du drapeau rouge On demande à voir

Il est devenu très difficile de suivre un Paris-Roubaix. Henri Desgrange, afin d'éviter des accidents survenus dans le Tour de France à des coureurs comme Camusso, a demandé aux journaux de limiter le nombre des voitures suiveuses. Le directeur de l'Auto a pu, sur ce point, constater, l'an dernier, la bonne volonté de chacun. Pourquoi faut-il que l'Auto, cette année, donne le mauvais exemple au cours de ce trente-huitième « Paris-Roubaix » ? Cinq voitures étaient-elles nécessaires pour transporter les seuls rédacteurs de notre frère ? Un effort de compression ne pouvait-il être réalisé ?

Voici pourquoi l'insiste sur ce point. Les collaborateurs de l'Auto sont, dans les courses organisées par ce journal, considérés comme officiels. Chacun d'eux peut arborer, au pare-brise du véhicule, un drapeau rouge qui, par respect des bons usages et pour cela seulement, interdit le passage aux autres voitures officialisées.

Ainsi, une seule voiture de l'Auto arrête toute la caravane suiveuse. Mais, cependant, les quatre autres « bagnoles » de l'Auto vont où elles veulent et, comme le service de renseignements par motocycliste ne fonctionne pas, les suiveurs sont à certains moments dans l'impossibilité de travailler utilement et de renseigner le public.

Ajoutez à cela que les constructeurs, pour peu qu'ils piquent une crise, s'arrangent, même lorsque le drapeau rouge n'est pas

sorti, le droit excessif d'interdire par une belle journée de dimanche la libre utilisation de la route nationale à des automobilistes, qu'ils soient suiveurs ou plus simplement touristes.

Henri Desgrange se doit de mettre ordre à cela. Nous réclamons le droit à juger d'une épreuve publique et populaire. Pourquoi le Syndicat de la Presse sportive ne pourrait-il délivrer les laissez-passer aux suiveurs français et étrangers afin d'éviter des abus ? Enfin, nous réclamons la présence indispensable, à bord de la voiture du directeur de la course, d'un syndic de la presse qui, seul, saura concilier les exigences des reporters de la radio, du cinéma et de la photographie avec les réels intérêts du sport.

Que nous apporte ce trente-huitième « Paris-Roubaix » ? Quelques satisfactions, mais aussi d'amères déceptions. Les Belges sont plus forts que jamais. Ils ont le nombre et nous avons tout juste la qualité. Que d'effondrements parmi nos troupes et, pour un Speicher retrouvé, que d'évanouissements !

Dès « Paris-Bruxelles », c'est-à-dire dimanche prochain, les Belges désigneront leurs candidats à l'équipe nationale du Tour de France. Le choix est facile. N'ont-ils pas à l'arrivée à Roubaix sept hommes dans les dix premiers ? Chez nous, Desgrange, Diogène qui n'a trouvé qu'un vrai sujet, Roger Lapébie, utilise une lanterne qui ne projette que de bien faibles lueurs. En vérité, malgré le soleil, ce fut pour nous un sombre dimanche.

Jean Antoine.

A la recherche de champions

Nous excellent frère, Claude Tillet, écrivait, dans l'Auto, au lendemain du Critérium National de Paris-Soir, course nationale, que l'examen du classement montre que les « grognards » de la route terminaient aux meilleures places et qu'on était ainsi amené à penser que le contingent de nos coureurs routiers ne paraissait pas en excellente posture pour les grandes rencontres internationales. On ne saurait nier qu'il y ait beaucoup de vrai dans cette constatation. Lapébie, Le Grevès, Mithouard, Le Calvez, Merviel, Speicher, des anciens déjà. Mais les jeunes, derrière eux, ont bien couru — aussi bien qu'ils pouvaient le faire. Ils ne sont pas tous de la classe internationale. On peut cependant penser qu'ils y atteindront.

Ce qu'on pourraut désirer, pour la formation des jeunes, c'est que plusieurs clubs puissent, comme le V.C.L., rassembler des amateurs et indépendants dont les premières courses ont fait des « espoirs ». Le V.C.L. ne peut les grouper tous. Il a la possibilité de suivre les meilleurs et de leur offrir les moyens de s'entraîner. Il en reste d'autres, dans la région parisienne comme en province, qui sont abandonnés à leurs propres moyens ou demeurent dans des clubs qui ne peuvent s'imposer de biens lourds sacrifices.

Il est donc désirable que les initiatives privées interviennent pour que soient donnés les moyens, à des groupements qu'il serait facile de former soit en fusionnant quelques clubs, soit en créant une sorte d'école des routiers, de libérer quelques sérieux espoirs de soucis immédiats. Nous en connaissons de ces courageux coureurs qui ont imposé leur nom mais n'ont pas fait complètement ce qu'ils auraient pu faire, parce que celui-ci était porteur de journaux, cet autre cycliste dans une entre-

prise privée et que le travail quotidien ne pouvait leur laisser le loisir de s'entraîner. Il faut vivre d'abord. C'est donc en assurant le vivre de ces jeunes coureurs qu'on les mettra en mesure de courir.

Mais les Belges, direz-vous, comment font-ils ? Ils ont cet avantage que le grand nombre de courses de kermesses peut assurer, aux meilleurs, des occasions de courir souvent et des ressources complémentaires. Si bien que le petit pays qu'est la Belgique possède un plus grand nombre de coureurs méritant ce qualificatif que le nôtre. Le tempérament fait le reste : ce sont des sages qui se contentent de peu.

Trois grandes marques, en France, font les sacrifices nécessaires pour assurer le recrutement de jeunes coureurs. Deux d'entre elles rassemblent des coureurs régionaux. Qu'il y ait encore deux ou trois firmes puissantes qui prennent des dispositions pour « localiser » les espoirs de la région parisienne, et nous verrons se perfectionner les bons et s'affirmer les meilleurs. Il en coûte cher, certainement. Mais le sacrifice peut être profitable. Et la lutte sera plus âpre et les résultats plus convaincants.

Et qu'on ne fasse pas intervenir les questions de catégories, de prix limités dans leur importance suivant les catégories. Ce sont là règlements pérémorés, règlements à revoir. Tout augmente, les besoins aussi. Il n'est qu'une chose qui risque de diminuer : le nombre des vrais champions.

René Bierre.

xx

A Buffalo

Pous ne pas en perdre l'habitude, l'Allemand Erich Metze a remporté une nouvelle victoire devant le public parisien à Buffalo. C'était sa première course en plein air : une première victoire. Ce qui promet pour l'avenir.

A la vérité, Metze semble imbattable en ce moment, en demi-fond. Il fait ce qu'il veut, et comme il veut. Avec quelle facilité...

On ne savait trop ce qu'il fallait le plus admirer, à Buffalo, de sa facilité à prendre l'offensive, ou de son aisance à repousser tous les assauts. Metze excelle dans toutes les branches du demi-fond, et c'est pourquoi il est si difficile de le prendre en défaut. Au surplus, Metze a maintenant, en Maurice Ville, un équipier parfait. Les deux hommes s'entendent à merveille. Ils constituent un tout indissoluble. Metze a besoin désormais de Ville. Les bons entraîneurs ne courrent pas les rues, bien qu'on prétende, un peu légèrement, au quartier des coureurs, que ce sont les bons coureurs qui forment les bons entraîneurs. Ville n'a pas étudié longtemps. Dès qu'il a connu les rudiments de son difficile métier, il s'est montré parfait. Il ne commet ni faute ni漏e. Au fait, la voilà bien l'alliance franco-allemande !

Derrière Metze, Paillard a été le meilleur. Peu à peu Paillard retrouve la forme. Nous ne serions pas autrement surpris d'enregistrer bientôt un joli succès de Paillard. Quant à Charles Lacquehay, il n'a pas semblé être très à l'aise sur la piste de Buffalo qui ne lui convient pas aussi bien que celle du Parc des Princes. Auguste Wambst a cédé sous les attaques de Metze. Tout autre eût cédé. Quant à Wambst, il n'a pas récupéré, ce qui nous semble plus grave !

On attendait les débuts de stayer de Roger Bisseron, l'ex-champion de France sur route des professionnels. Sans être extraordinaires, ces débuts n'ont pas été décevants, tout au contraire, et il conviendrait d'encourager Bisseron dans sa nouvelle spécialité qui exige, ne l'oublions pas, et qu'il ne l'oublie pas, le plus ingrat des apprentissages.

C'est Joubert qui, en définitive, l'a emporté. Il ne manque pas de valeur, et il serait, lui aussi, à encourager.

xx

La course de côte du Coeur-Volant

Des amateurs et indépendants de la région parisienne ont repris le vélo de course. Ils n'ont pas encore disputé une grande épreuve sur route, mais seulement le Challenge de côte de Paris-Banlieue dans le Coeur-Volant. C'est un sprinter qui l'a emporté, comme cela arrive fréquemment lorsque l'effort demandé est bref et violent : Maton. Il a, du même coup, égalé le record de l'épreuve qui était la propriété, depuis plusieurs années, de Louis Le Grevès, le frère de notre actuel champion de France sur route.

Derrière lui, Girard, Voise et Budan ont réalisé les meilleurs temps. Et, par équipes, le V.C.L. l'a emporté avec Girard, Coudrain, Virol et Renaudin.

Hockey sur gazon

ANGLETERRE - FRANCE

On ne redoutait qu'une chose, à la mi-temps du match France-Angleterre, alors que les Anglais menaient par 1-0 : un effondrement des Français, comme cela survint dans maints matches. Or cet effondrement ne se produisit pas. Nos joueurs ont tenu 70 minutes à une belle cadence, cadence imposée par beaucoup par les Anglais qui faisaient voyager la balle, sans grand éclat spectaculaire, avec rapidité, autant semble-t-il pour obliger les Français à poursuivre un effort déprimant, que pour lancer leur attaque ; car l'attaque anglaise eut du mal à s'imposer en face d'une défense constamment sur les dents mais qui aurait peut-être pu mieux faire encore sans certaines imprudences du gardien Tixier. Mais dans un cas contraire, les Anglais n'auraient-ils pas tourné autrement la difficulté ?

Un fait demeure : c'est que l'ardeur française les gêna de bout en bout ; ou plutôt disons que les Français utilisèrent bien souvent la balle avec autant d'astuce que leurs adversaires. C'est cette riposte du tac au tac qui plut aux quelques milliers de spectateurs qui avaient tenu à juger du pittoresque de ce spectacle nouveau en l'arène d'Auteuil.



HOCKEY SUR GAZON : Angleterre-France (2-0). — Le gardien de but français s'est porté au-devant d'une attaque anglaise.

CROSS-COUNTRY

Lonlas enlève le Tour d'Orléans

Le Tour d'Orléans est une épreuve de transition entre une sévère saison de cross-country et une saison de piste qui s'annonce sous de bons auspices. Ce Tour offre, d'ailleurs, la particularité d'être deux tours puisque les coureurs doivent effectuer, autour de la cité de Jeanne d'Arc, deux boucles identiques, qui totalisent environ 10.500 mètres. L'ensemble, en bon macadam, est naturellement rapide, n'offrant pas de considérables dénivellations, mais, par contre, éprouvant dangereusement les pieds des concurrents.

Pour sa dernière année d'existence, le Tour d'Orléans, avant-hier, a vu le triomphe facile de Lonlas. On peut bien dire triomphe, puisque Lonlas, sans se donner la peine de pousser, n'en battit pas moins le record de l'épreuve qu'il détenait déjà. Et cependant, au cours de son passé, cette compétition avait vu de sérieuses luttes. Mais cette fois-ci il faisait beau, et Lonlas est encore dans la forme qui lui permit de se classer très honorablement dans le Cross international. Aussi n'eut-il point besoin, pour distancer tous ses adversaires, de faire la garde.

Très à son aise sur le plat, comme dans les parties en déclivité du trajet, Lonlas gagna d'une centaine de mètres sur Martin, de l'E.O.B.M. qui avait longtemps couru en compagnie d'Arnold et du champion local Desroches. Celui-ci fut, d'ailleurs, le premier à succomber au train. A peine le second tour fut-il entamé qu'on vit Desroches baisser de pied, marcher quelques instants au bord de la voie, et reprendre enfin sa cadence. Mais il était trop tard pour pouvoir rejoindre ses deux rivaux. Finalement, Desroches dut se contenter d'une place de septième. Tout à fait à la fin de l'affaire, à la faveur d'une légère montée, Martin se défit d'Arnold. Mais le quatrième, Malval, était loin.

L'an prochain, le Tour d'Orléans sera remplacé par un cross auquel les organisateurs s'efforceront à conférer un excellent caractère en invitant des équipes de premier plan.

Pierre Lewden

ABONNEMENTS
PARIS, SEINE, SEINE-ET-MARNE
ET SEINE-ET-OISE
1 an : 38 fr. — 6 mois : 20 fr. — 3 mois : 11 fr.

Paris-Roubaix

(D'un de nos envoyés spéciaux.)

D'un pavé à l'autre...

En bien, voilà, ça devait arriver : nous n'allons plus nous y retrouver avec tous ces Rossi... Tino Rossi... Jules Rossi... Rossi-Ni... Où allons-nous ?

Pour s'y reconnaître, Ludovic Feuillet, l'heureux directeur sportif de Rossi, qui a apporté, en guise d'avis de Pâques, un bien joli succès aux pneus Dunlop et à Thomann, use d'un astucieux procédé. Il parle du Rossi-sans-voix et du Rossi-aux-belles-jambes. Ça vaut ce que ça vaut. Incontestablement, ça se défend. Il n'y a qu'entre que les ténorossistes à tout cri qui peuvent y trouver... un cheveu. En attendant, ils seront bien obligés de convenir que jamais encore leur Rossi, à eux, a en droit, dans les journaux, à des lettres hautes comme ça ! Tandis que notre Rossi à nous, par exemple... C'est la revanche du sport sur le spectacle.

Et du spectacle, cependant, il y en eut tout au long de Paris-Roubaix. Mithouard joua les fous, au début, Félicien Vervaecke, les pères outragés, aux trois quarts de la course, et qui piquent une crise sans raison, Dannedels, un peu plus loin, les grandes coquettes qui s'évanouissent. Rossi fut le jeune premier qui se retire de la scène avec le sourire. Un sourire un peu figé, comme il se doit à tout nouvel artiste qu'une gloire naissante vient caresser soudainement de son aile. A moins qu'il ne l'ait été par le froid et la boue, posant opportunément un masque de modestie sur les joues roses de l'heureux vainqueur.

Qu'est-ce que Rossi ?

Un Italien.

Mais de Paris...

Un brave gosse qui sait peut-être dire : « Va bene... » avec quelque difficulté. Et : « Comment vas-tu, mon pote ? » avec le sourire.

Il n'en reste pas moins Italien. Comme quoi, tout comme l'habit, la langue ne fait ni le moine ni le coureur.

Naturellement, et il faut le dire, comme ça, sans rossoire, aucun confrère italien n'était



① Premier écueil de Paris-Roubaix : la côte d'Argenteuil. Déjà Camusso est tombé et le Belge Hernaert a pris le commandement. Il est suivi de Fournier qui, peu après, le passera irrésistiblement pour empocher, au sommet d'Argenteuil, la prime de mille francs.

présent. Pensez donc : Rossi... Ah ! si Olmo avait été là... Mais Olmo eût ramassé des casquettes et Rossi a gagné. Il s'est vengé. Assez élégamment, il faut bien l'admettre. Mais certainement sans le vouloir.

A l'arrivée, Rossi ne savait plus où il était.

— Tu es premier, lui cria-t-on, bravo !

— Qui est premier ? demanda-t-il.

— Toi...

— Non...

Il n'y voulait pas croire, il ne comprenait pas ! Il était à bout de forces, vidé, complètement. Ce n'est qu'après son tour d'honneur qu'il retrouva tous ses esprits. Il tendit son bouquet au fidèle Meunier : « Garde-le bien que je le donne à ma femme... »

Et s'adressant à Ludovic Feuillet : « Dites, donnez-moi mon vélo ! »

Ça va professionnel ? Allons donc !

La chute de Moretti a eu quelque chose de tragique. Ce grand gosse se voyait vainqueur. Depuis dix kilomètres, il criait en tête du groupe des échappés : « Allez, plus vite, plus vite... » Il avait démarré, en vain. Il attendait le sprint, confiant. De son père, César Moretti, n'a-t-il pas un peu gardé la pointe de vitesse ? « Plus vite, hurla-t-il encore, en sautant un trottoir, plus vite... » Il dérapa, tombant la tête la première sur les pavés. Il se releva comme un automate. Le ressort était brisé. Deux grosses larmes traçaient un sillon dans le masque de boue qui encroûtait tout son visage...

Quel douloureux moment !

Et comme le sort est cruel !

A minuit, Rossi était chez lui. Fête...

A minuit, Rebry rentrait à Menin.

Tristesse, regrets...

L'un a vingt-cinq ans, l'autre trente-trois.

La gloire de l'un naît de l'effondrement de l'autre. Mais les prochains Paris-Roubaix seront-ils aussi favorables à Rossi que les dix derniers l'ont été à Rebry ?

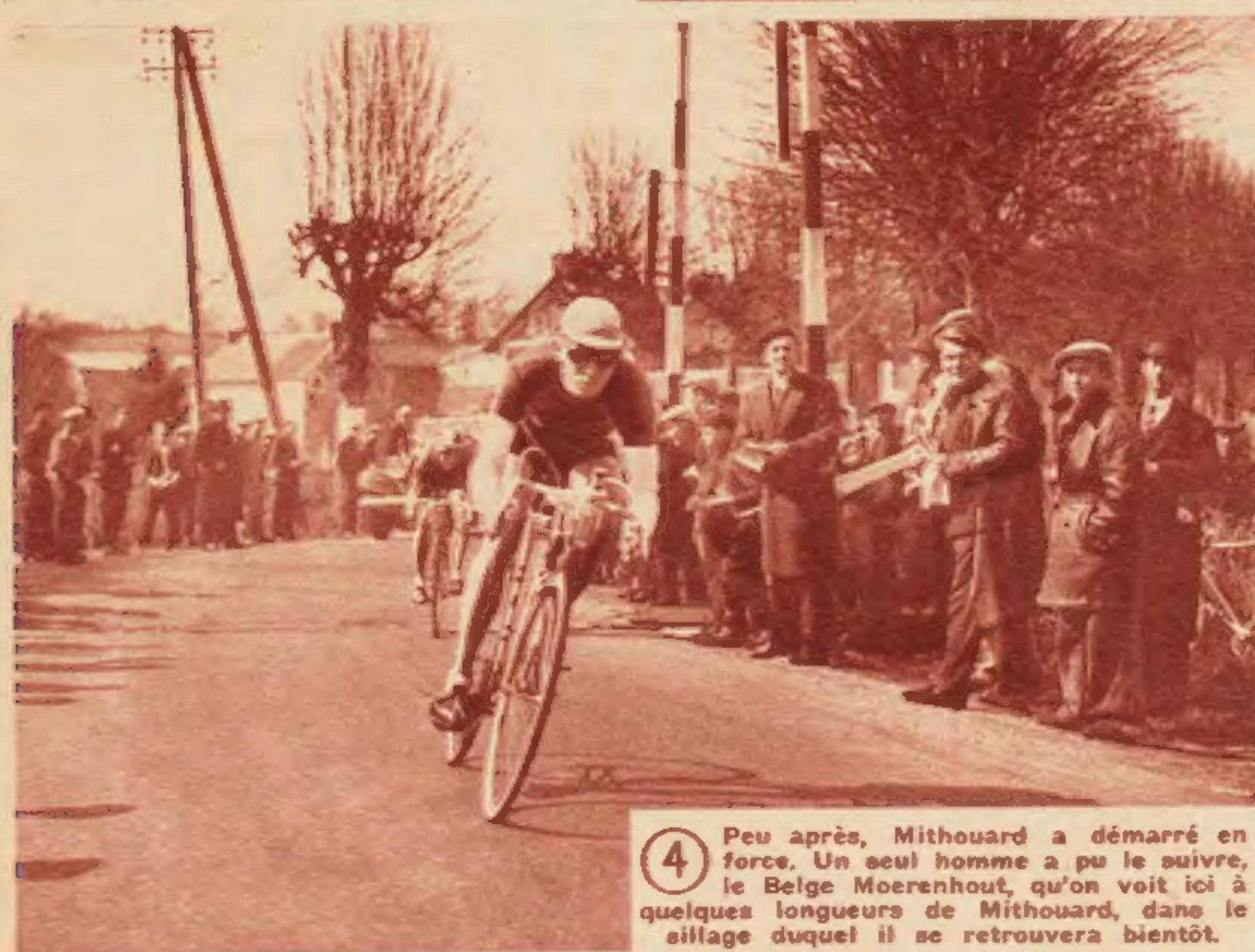
Félix Lévitain.



② Et derrière Fournier, le long peloton s'est étiré... Les plus sages sont restés en queue, Roubaix est encore si loin ! Et ne doit-on pas les approuver de grimper sans faire d'efforts inutiles ?



③ Dans la descente sur Pontoise, le peloton s'est reformé et, après le pont, c'est Blanchon qui mène, suivi de Cogan, Colaert et Jaminet.



④ Peu après, Mithouard a démarré en force. Un seul homme a pu le suivre, le Belge Moerenhout, qu'on voit ici à quelques longueurs de Mithouard, dans le village duquel il se retrouvera bientôt.



⑤ Et à Valangouard, après vingt-huit kilomètres de course, Mithouard et Moerenhout sont nettement détachés. Au loin, on voit le peloton qui suit un quatuor de nouveaux échappés emmenés par Archambaud.

Paris-Roubaix



1 Mithouard et Moerenhout ont été re-joints. Pourtant, Mithouard mène encore au passage à Meru (39 Km.) devant Blin, qui dissimule Archambaud, Moerenhout et Danneels. Un peu à l'arrière Antoine Van Schendel.

2 La descente du bois de Molle. Les fuyards sont déjà passés. Le peloton s'est, une fois de plus, étiré sur toute sa longueur, et Ducazeaux, ici, mène la chasse devant Le Grovès, Cointe, Jaminet et Roger Lapébie. A l'extérieur, Lucien Lauck.



UNE fois de plus, Paris-Roubaix s'est joué à partir d'Arras. Tout ce qui a précédé avant ce point stratégique de la course pascale ne présente nul attrait. Ni la fugue de Mithouard et Moerenhout, bien audacieuse et bien inutile, ni les efforts d'Archambaud et Dannels, ni ceux de Disseaux et Neuville. Mais après Arras... Il y a eu tout d'abord un regroupement bien significatif ; les pavés étaient proches, et ceux qui s'étaient réservés jusque-là surgirent de l'arrière de la course. Et puis il y eut une attaque violente de Félix Vervaecke qui, seul, tint tête à la meute pendant une vingtaine de kilomètres, ayant jusqu'à une minute trente d'avance. Il s'effondra. La bataille reprit alors de plus belle sur les pavés, sur les trottoirs en cendrée ; la pluie tombant, il se forma sur les pavés une boue noire qui jaillit sur les visages des concurrents, sur les maillots bientôt bons pour la lessive. Plus on approcha de Roubaix et plus la course devint pénible. Finalement, il ne resta plus, avant la bifurcation sur la route étroite d'Heem, que Liévens, Van de Pitté, Dannels, Hendrickx, Declercq, cinq Belges ; Rossi et Moretti, deux Italiens, et Vergili, un Français. Dans le décor aride du Nord, la course se joua bientôt avec les défaillances subites de Dannels et Vergili, trop frêles pour la lutte affreuse sur les pavés inégaux. Puis il y eut l'essai de Rossi. Un démarrage puissant, une avance allant s'accélérer et puis, brusquement, l'arrêt devant un passage à niveau fermé... Rossi, rejoint, dut attendre le sprint, car ni Liévens ni lui ne purent alors s'échapper. À quinze kilomètres de l'arrivée, Moretti fit une chute. Le jeune Italien était, à coup sûr, le plus rapide du lot. Il tomba comme une masse. Douloureux instant... Il se releva, désespéré ; il poursuivit sa route comme un fou : bientôt, il crevait... Et Rossi, resté seul avec quatre Belges, partit de loin, de très loin, au sprint. Fut-ce un sprint ? Non, car tous étaient exténués, à bout de forces, et ce fut plutôt un train accéléré. Rossi restait le plus fort. Il gagna par deux longueurs. Ainsi allait-il tout de même prendre le meilleur ; ainsi le sort, un instant contraire, lui était-il favorable, et nous en étions tous réjouis. C'était si mérité !

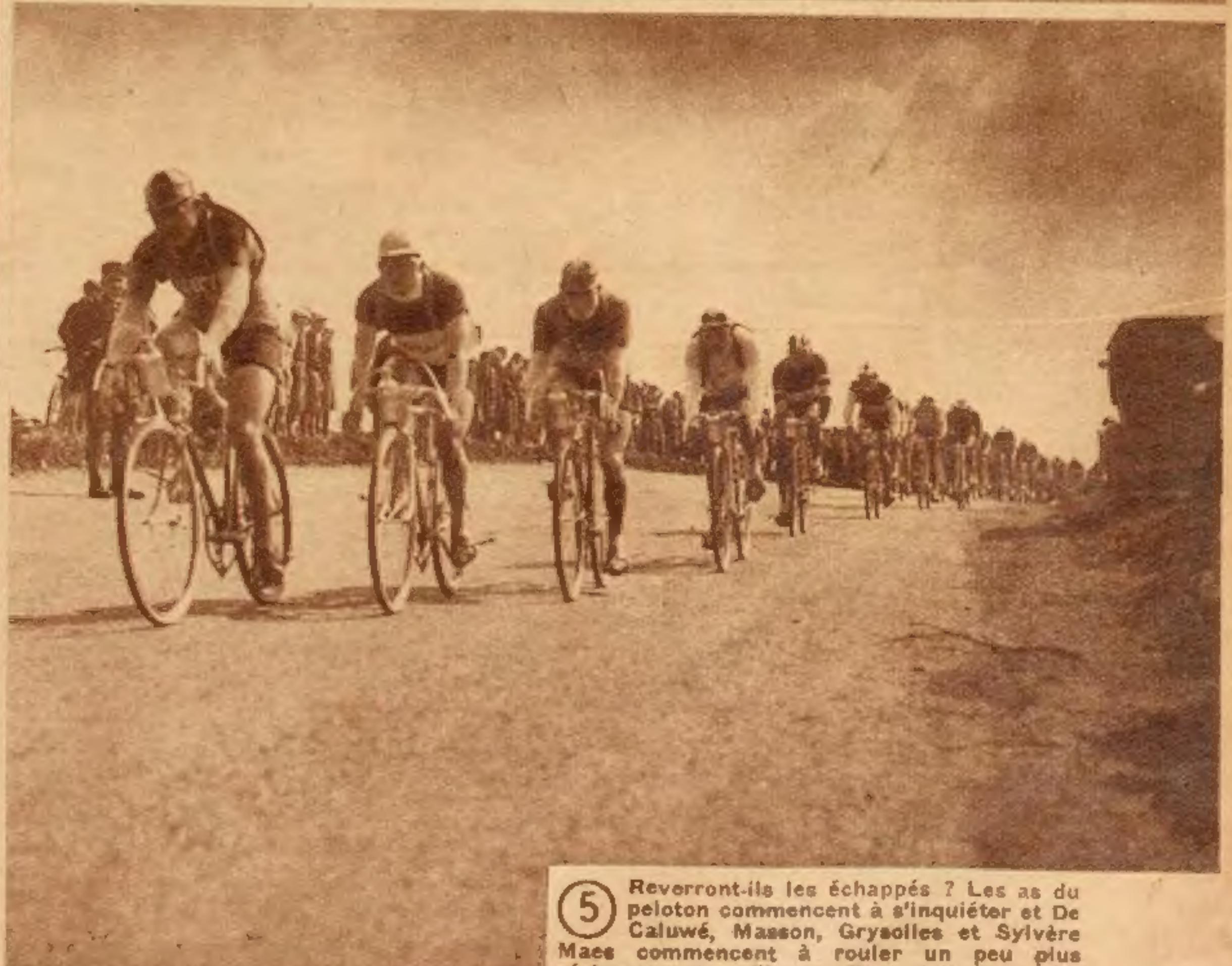
Rossi est italien. Mais il est français de culture et de cœur. Il est né dans la course française. Longtemps il a porté le maillot blanc bande noire du V.C.L. avant que Ludovic Feuillet ne s'intéressât à sa destinée. Toujours Rossi fut l'homme des courses dures. Pourtant, jusqu'ici, son palmarès ne s'ornait que d'une grande victoire : Paris-Saint-Etienne.



4 A la sortie d'Esquerenoy (96 km.), Archambaud mène à son tour devant Moerenhout et Blin, Mithouard, Dannels, Antoine Van Schendel et Passat.



3 Pendant ce temps, les fuyards ont poursuivi leur route vers Beauvais (65 km), où ils passent sous la conduite de Blin et d'Archambaud.



5 Reverront-ils les échappés ? Les as du peloton commencent à s'inquiéter et De Caluwé, Masson, Grysolles et Sylvère Maes commencent à rouler un peu plus sérieusement qu'ils ne l'ont fait jusque-là.

Paris-Roubaix

ne. Avec Paris-Roubaix, Rossi prend la place de choix qu'il mérite parmi les routiers internationaux. Il est désormais l'un des meilleurs, et il a confirmé du même coup son excellente place de second de l'an dernier dans Paris-Roubaix.

Parce que Rossi fait toujours son métier avec une rare conscience, on n'a pas à s'étonner de l'avoir vu si brillant sur la fin du parcours. Il aura désormais confiance en ses robustes moyens et cette victoire n'est certainement pas la dernière de sa carrière !

Battus individuellement, les Belges ont pris une nette revanche dans l'ensemble : huit hommes dans les dix premiers, qui dit mieux ?

Et des jeunes, ce qui ne gâte rien, des nouveaux appelés à remplacer les vieux bandirons chevronnés, et bien impuissants, dans ce Paris-Roubaix, hormis Félicien Vervaeke et naturellement Danneels, qui n'est qu'un demi-vieux, si l'on peut dire : Hendrickx, Lievens, Van de Pitte, Declercq... Nos amis belges ont des réserves que nous n'avons malheureusement pas. Un jeune, un seul dans les dix premiers : Vergili. Il tint longtemps, pour s'effondrer en même temps que Danneels, parce que leur organisme, trop frêle, à l'un et à l'autre, ne pouvait résister aux pavés ; ils se relevèrent, non pas fatigués, mais les os rompus. Vergili, sur un autre parcours, sur Paris-Caen ou Paris-Tours, par exemple, peut prendre sa revanche. Il faut l'encourager, le choyer, il le mérite à plus d'un titre.

Speicher a fini dixième. Il a été courageux, alors qu'il n'est pas encore lui-même. C'est d'un beau, d'un grand champion, de ne se point relever, même lorsque la cadence n'y est pas.

Et à quoi attribuer la déroute des Français dans l'épreuve de notre excellent confrère l'*« Auto »* ? Au manque d'habitude des pavés ? Allons donc... Rossi ne s'entraîne-t-il pas toujours dans la région parisienne ? Alors... Il faudrait plutôt chercher du côté de la bonne volonté. Elle manque par trop à certains de nos compatriotes qui paraissent n'avoir que dégoût pour la boue. Ne cherchons pas plus loin !

F. L.

CLASSEMENT

1. Jules ROSSI, couvrant les 256 km. en 7 h. 17 m. 57 s. (moyenne horaire : 34 km, 930).
2. Hendrickx, à 3 longueurs.
3. Declercq, à 10 mètres.
4. Van de Pitte, à 2 longueurs.
5. Lievens, à 1 longueur.
6. Danneels, en 7 h. 19 m.
7. De Caluwé, à 1 longueur.
8. Bonduel, même temps.
9. Vergili, même temps.
10. Speicher, même temps.
11. Grysolles.
12. Walschot, m. t., etc.



6 Mais les autres, en tête, ne s'endorment toujours pas, et à Saint-Sauflieu, un peu avant Amiens, Moerenhout fait son kilomètre devant Mithouard.



7 Voici Amiens (125 km.), le contrôle de ravitaillement. Le premier peloton est passé. Le second arrive. Déjà le robuste Karel Kaers a pris sa musette ; mais, derrière lui, le Suisse Weber a dérapé et Disseaux ne peut l'éviter. C'est la collision, ce sera la chute.



8 Le second peloton s'est joint au premier. Et Disseaux, qui ne s'est pas ressenti de sa chute, est en tête, dans la côte de Talmas, devant Danneels et Mithouard, qui monte en danseuse. Derrière, quelques hommes qui ont perdu pied, dont Kaers et Passat.



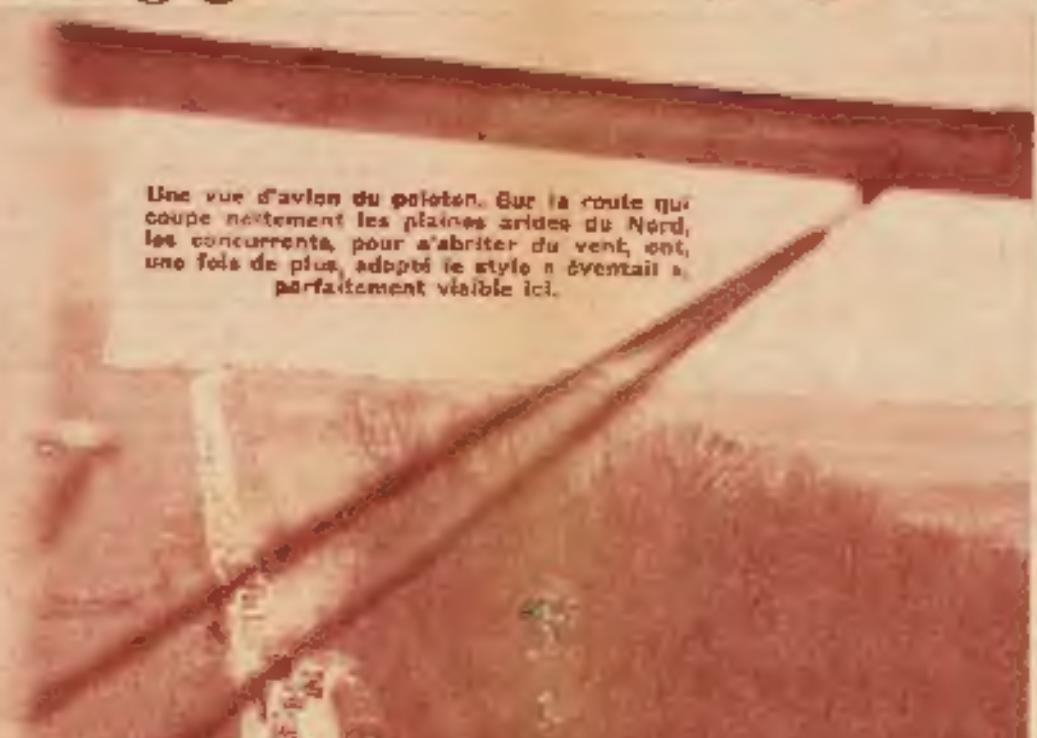
9 Dans la côte de Doullens, le Belge Moerenhout, dans un effort de tout son être, a lâché ses compagnons de fuite et il passe bon premier au sommet. Derrière, on reconnaît, luttant de front, Danneels et Disseaux.

Paris-Roubaix

Paris-Roubaix



1 Derrière le groupe Moerenhout-Merchand-Danneels, Marcellous et Archambaud ont grimpé en tête la côte de Oudelle. Et déjà Archambaud porte la main à son cadre pour changer de vitesse.



Une vue d'ensemble du peloton. Sur la route qui coupe nettement les plaines arides du Nord, les concurrents, pour s'abriter du vent, ont, une fois de plus, adopté le style à l'éventail à parfaitement visible ici.



5 Les coureurs partent de Courrières (216 km), toujours lancés à la poursuite de Vervaecke, qu'ils rejoindront bientôt, et Declercq saute le premier sur le trottoir en cendré, devant Moerenhout.



2 Un nouveau peloton s'est formé sur la route d'Arras. En tête, Félicien Vervaecke. Et dans l'ordre, derrière lui, en éventail pour se protéger du vent : Diest, Kint, Archambaud, Moerenhout, Wimrinckx, Hendrickx, Rossi, Danneels et Marcellous.



3 Félicien Vervaecke est parti. Et foudroyé sur sa machine, Vervaecke, sur la route luisante de pluie, produit un effort de tout son être. Déjà son avance est grande.



4 Le peloton poursuit Félicien Vervaecke et traverse en trombe Hénin-Liétard (212 km). Il est emmené par Kint, Pue et l'autre moins de boute, mais si heureux... et équipés de pneus Dunlop.



Le dernier cliché. Le sourire du vainqueur, Rossi, et de son second, Hendrickx. Ils sont l'un et l'autre moins de boute, mais si heureux... et équipés de pneus Dunlop.



6 Sur le long trottoir en bordure de la route pavée, ayant passé les pylônes de la station de Radiodiffusion, Moretti roule comme un fou pour rejoindre les hommes du tête, qu'il n'a pas vu s'enfuir parce que perdu au sein du peloton.



7 La course a quitté la grande route. Sur l'étroit chemin qui mène à Hem, Moretti aperçoit Rossi et Hendrickx. Rossi, qui quitte le trottoir Diderenq, déjà sur les pavés et qui cache Hendrickx. Van de Plas et Lievens, tandis que Moretti vient de tomber devant les voitures sauvages, qui l'évitent par miracle.



8 L'arrivée est proche. Voici Hem (249 km). La route est redevenue meilleure et Declercq mène à toute allure, encouragé par les spectateurs qui le connaissent bien parce qu'il a longtemps habité Lille. Derrière lui, le petit Lievens.

9 Et c'est l'avenue Gustave-Delory, le dernier kilomètre. Rossi est parti de loin, de très loin, pour se détacher irrésistiblement et couper la ligne d'arrivée en vainqueur devant Hendrickx.

POUR AVOIR UN BON MORAL

Souvenirs et conseils

par Etienne MATTIER

Capitaine du F. C. Sochaux,
trente-sept fois international



Etienne Mattier

C'EST un grand honneur, assurément, que m'a fait Match en me demandant un article. Un périlleux honneur aussi, car, s'il m'est facile d'envoyer d'un seul coup de botte le ballon de mon but au milieu du terrain, je me sens, par contre, beaucoup moins à l'aise à mon bureau, le stylo à la main.

Quelque chose me chiffonne aussi. Lorsqu'on demande à un athlète de conter ses souvenirs et de coucher, noir sur blanc, le fruit de son expérience, on a toujours l'air de le considérer un peu comme un vétéran. Et, bonne mère, je ne suis pas un vétéran ! Il y a longtemps, certes, que j'ai été pris par la rage de taper dans un ballon, mais cela ne veut pas dire que je sois atteint par la limite d'âge. Jamais, au contraire, je ne me suis senti aussi bien, fit and well, comme disent nos professeurs d'outre-Manche. La trentaine n'est-elle pas l'âge où les moyens physiques de l'homme sont les plus développés !

Ainsi, vous avez bien compris : c'est un jeune homme qui va vous conter, en toute franchise, les réflexions qu'il a mûries au cours d'une assez longue carrière.

Commençons par le commencement. Sachez donc que ma présence dans les rangs de Sochaux n'est pas un accident, puisque je suis un véritable enfant de Belfort. C'est à Belfort que je suis né le 25 décembre 1906. La maison paternelle donnait sur le terrain de football de l'U. S. B. Naturellement, mon destin était tracé avant même que je vinsse au monde.

Vous ne vous étonnerez donc pas de ma présence, tout bambin, sur le stade. Ma grande joie, ma fierté était d'aller ramasser le ballon et de le porter respectueusement au gardien de but. A douze ans, j'occupais le poste d'ailier gauche dans l'équipe des juniors. Depuis, j'ai abandonné l'attaque, mais le pli était pris et je suis resté gaucher.

Ceci pour vous expliquer que, grandi dans le milieu sportif, je ne pourrai plus m'en échapper. Mon adolescence n'est que la conséquence logique de mon enfance. Je donnai le meilleur de moi-même au sport qui m'avait envolé. Je fis un peu de boxe avec le champion olympique Paul Fritsch, un enfant du pays, et beaucoup de cyclisme. Eh ! oui, j'ai couru à bicyclette, ce qui me valut d'ailleurs quelques prix et pas mal de gifles, solidement appliquées par la dextre paternelle. A dix-sept ans, j'étais licencié. Je courais pour J.-B. Louvet et j'eus même la joie de rencontrer Charles et Francis Pélissier. Vous pouvez juger que je ne marchais pas mal. Peut-être serais-je devenu un véritable crack, qui sait ? Mais mon frère se tua dans un accident de bicyclette et cet accident tragique me détourna à tout jamais du cyclisme.

Une fugue à Strasbourg

C'est alors que je revins à mes premières amours : le football. Le cyclisme, la boxe, beaucoup de gymnastique aussi, avaient achevé de faire de moi un athlète solide. Depuis l'âge de quinze ans, j'avais régulièrement ma place dans l'équipe première de l'U. S. Belfortaine et je m'entraînais fort pendant les heures de liberté que me laissait ma situation de contrôleur à l'Alsthom.

Regards vers l'avenir

Il me semble qu'alors je pourrai contempler l'avenir avec plus de sérénité, le moment de la retraite. Mais ce moment n'est pas encore arrivé, je vous l'ai déjà dit. Un homme sérieux, discipliné, bon père de famille peut, à mon avis, tenir sa place dans n'importe quelle équipe jusqu'à trente-cinq ans, parfois même davantage, et je suis encore loin de cette limite. D'ailleurs, je vais vous donner des exemples. Regardez... Non, je ne peux pas vous citer de noms. Les footballeurs sont comme les jolies femmes. Ils ont horreur que l'on parle de leur âge. D'ailleurs, vous savez très bien de qui je veux parler.

Enfin, je veux bien me transporter quelques années en avant. J'ai bon espoir de trouver une situation qui me laissera assez de temps pour m'occuper des jeunes. Ce n'est pas impunément qu'on est resté si longtemps dans le bain. Et puis, je jouerai encore, en réserve, en équipe deuxième, en équipe troisième, chez les vétérans. A la fin, il faudra peut-être m'amener au stade dans une petite voiture, mais je suis certain qu'une fois sur le terrain je taperai encore dans le ballon, tandis que ma grande barbe blanche flottera au vent.

Souvenirs

Je crois que j'anticipe légèrement et qu'il est bon de faire marche arrière. Revenons donc à 1930. C'est à cette époque, contre la Belgique à Liège, que j'obtins ma première cape. Les Belges étaient des adversaires redoutables et vous vous rappelez qu'ils nous avaient écrasés la saison précédente par six buts à un, à Paris. Aussi la Fédération, pour nous encourager, nous avait-elle promis une montre à chacun en cas de victoire, car nous étions encore amateurs en ce temps-là. J'étais très ému, comme vous pouvez le penser. Je fis de mon mieux, mais l'adversaire était fort et Thépot, malgré ses efforts, dut encaisser un but.

« Ça ne fait rien, Alex, lui criai-je. Ça ne fait rien. » Et lui montrant mon poignet : « J'entends déjà le tic-tac. » Cette réflexion eut le don de dérider Thépot et les autres camarades et nous gagnâmes finalement par deux buts à un. Depuis, la montre n'a plus quitté mon poignet.

Voyages

Le football a du bon en dehors même du plaisir que nous éprouvons à le pratiquer. Il permet les voyages les plus enchantés. C'est grâce au ballon



Au temps — il avait 17 ans — où Mattier gagnait des courses cyclistes de jeunes. Le voici photographié au vélodrome de Belfort.

que j'ai pu me balader en Belgique, en Hollande, en Allemagne, en Europe centrale, dans les Balkans, en Tunisie, en Italie, en Angleterre, en Amérique du Sud enfin. Vous voyez que j'ai roulé ma bosse. Cela m'a donné de l'expérience et c'est pourquoi, quelquefois, je me permets de donner des conseils.

De tous ces voyages, celui dont je garde le meilleur souvenir est naturellement notre séjour en Uruguay pour la Coupe du Monde en 1930. Nous étions une équipe de bons camarades et la traversée, à bord du *Conte di Verde*, restera un des plus beaux moments de mon existence. Là-bas, nous fûmes fêtés comme des rois. Nous allions de réception en réception et finalement, après notre belle défense contre l'Argentine, le public envahit le terrain pour nous porter en triomphe. Les mœurs des sportifs sud-américains étaient douces à cette époque.

(A suivre.)

(Notes recueillies par André-G. GIGNOUX.)
(Exclusivité Match)



Retour de Montevideo (Coupe du Monde 1930). A bord du « Conte di Verde », on reconnaît Thépot, Capelle, Delfour, Maschinot, Cantrel, Panozetti, Mattier.



Une vue du stade de Montevideo, contenant une foule innombrable, lors d'un match de la Coupe du Monde.

Rouen et Strasbourg qui disputeront dimanche à Lille le match essentiel des demi-finales de Coupe, deux fois battus en championnat

Marseille seul « leader » Racing et Lille à un point

Le Championnat de France de football vient de prendre, en ce qui concerne la Division Nationale, une allure assez imprévue. Assurément, les initiés ne doutaient guère que les équipes actuellement qualifiées pour les demi-finales de la Coupe de France préféreraient sacrifier le Championnat à cette passionnante Coupe dont chacun rêve. Mais de la à prévoir que Rouen et Strasbourg seraient deux fois de suite battus dans la semaine et que Sochaux s'inclinerait lui aussi, il y avait un fossé qu'on n'hésitait à franchir.

Telle est pourtant la situation. Les Diables Rouges, après une série de victoires sensationnelles, ont laissé quatre points à leurs adversaires nordistes : Dogues Lillois et Doyens Roubaisiens. Strasbourg s'est incliné également deux fois devant des clubs du septentrion, devant Fives jeudi et devant Excelsior dimanche. Sochaux, enfin, a été battu par le Racing, après un bien mauvais match. Bref, si l'on voulait, à la veille des matches de Lille et du Parc des Princes au cours desquels seront désignés les deux finalistes de la Coupe, tâcher de tirer des déductions utiles pour faire un pronostic sérieux, on en conclurait cette simple chose : manque de forme absolue des clubs encore en course. Ne tombons pas complètement dans ce piège. Disons simplement que si Rouen, Strasbourg et Sochaux semblent pour l'instant fatigués, ils ont très certainement une autre idée en tête que de gagner le Championnat.

Mais tout cela fait bien les affaires de leurs concurrents. Voici maintenant Marseille seul au poste de leader. Il a, en effet, battu Fives par 1 but à 0. Cette victoire, non seulement le place à la tête du classement, mais fait de lui désormais le grand favori de la compétition. On aurait toutefois tort de penser que le titre est désormais acquis pour l'équipe méridionale, car le Racing et Lille, vainqueurs respectifs, le premier de Sochaux, le second de Rouen, puis de Sète, ne sont qu'à un point des gens de la Canebière, cependant que Rouen, en dépit de ses dernières défaites, n'est qu'à deux points du premier à la place de quatrième. La situation de Sochaux est moins brillante, puisque le champion de 1935 est en cinquième position, à quatre points des leaders, et celle de Strasbourg encore plus médiocre, puisqu'il partage la place de sixième avec Fives et Metz battu, dimanche, par l'A.S. Cannes, aux Hespérides.

Vendredi, le Red Star a réussi à vaincre Mulhouse, au stade de Bourtzwiller, et à consolider sa position. La situation des Mulhousiens, qui pratiquent pourtant l'un des meilleurs footballs qui se jouent en France, paraît maintenant dramatique. À six matches de la fin, ils ont trois points de retard sur Rennes, et huit sur Roubaix et Antibes. Il serait insensé de penser qu'ils puissent se tirer d'affaire. Une réflexion analogue est à faire pour le vieux Stade Rennais qui, recevant Antibes, a été battu d'un but par le onze azuréen. On a l'impression qu'Antibes est désormais hors d'affaire.

En Division II, quadruple victoire des quatre premiers. Tandis que Lens et Valenciennes sont allés vaincre de justesse le Havre et Alès chez eux, Charleville a dominé Calais et Saint-Etienne a réussi à prendre le meilleur sur Boulogne.

C'est dire que le classement des premiers ne varie pas. D'autant plus que Nice, placé en cinquième position sur le même plan que l'équipe de Payne, a, lui aussi, réussi à l'emporter sur Amiens.

Par ailleurs, large victoire de Montpellier sur Nancy ; succès de Dunkerque sur le C.A.P. ; match nul entre Caen et Reims qui rejoint Nancy et n'est plus seul dernier.

Le classement de Division II varie à peine. Il en est de même en Division III où le match nul entre Epernay et Albert ne nous apprend rien de nouveau. Ce sont toujours Dieppe, Arras et Tourcoing qui tiennent la corde.



COLOMBES : Racing-Sochaux (1-0). — Un puissant dégagement de Mattler devant le racingman Veinante qui maîtrise Szabo. A droite, Hug s'efface.



COLOMBES : Racing-Sochaux (1-0). — Duel entre Jordan et Bradac pour la possession de la balle. Entre eux, Courtois.

La semaine à venir, place à la Coupe. La France du football aura les yeux tournés vers Lille où, sur le stade des Dogues, le F.C. Rouen et le Racing de Strasbourg seront aux prises, et vers le Parc des Princes où Sochaux et Boulogne se rencontreront.

Le match du stade Victor-Boucquey est parfaitement indécis. Les « Diables Rouges » ayant mal réagi jeudi et dimanche devant Lille et Roubaix, on serait tenté de donner Strasbourg, qui a mieux lutté devant Fives et Excelsior, comme favori. Mais n'oublions pas que c'est la Coupe et que l'équipe normande aura l'avantage de jouer plus vite que ses adversaires.

Quant au match Sochaux-Boulogne, eh bien ! persuadons-nous qu'il peut donner lieu à surprises. En effet, l'équipe maritime, qui aura pour elle le cran et la vitesse, qui a tout à gagner et rien à perdre dans le débat, se donnera de tout son cœur à la lutte. La supériorité technique et tactique de Sochaux est indéniable, mais l'équipe franc-comtoise a fait un si mauvais match, à Colombes, devant le Racing, qu'on ignore absolument ce dont elle est capable.

Ce match Racing-Sochaux, disputé au Stade Olympique, devant 15.000 spectateurs, fut indignement des deux équipes qui le disputèrent. Quand on songe que toutes deux postulent le titre de champion qu'elles ont l'une et l'autre gagné ces dernières années, et qu'on se remémore le jeu médiocre fourni de part et d'autre — surtout du côté franc-comtois, on est abasourdi de ce qu'on a vu.

Disons que dans l'ensemble du match, le Racing a pris souvent le meilleur, donc qu'il méritait de gagner, et que le seul but de la rencontre fut marqué à la 21^e minute de la partie par Couard sur un loupé de Mattler.

Puis précisons que Couard fut blessé par Mattler, Belko par Dupuis, Abegglen par Jordan, et que, au cours de la seconde mi-temps, sur une charge du reste trop violente de Lehmann, Couard aligna à ce dernier un direct qui lui fut sur-le-champ rendu. Ensuite de quoi l'arbitre, M. Valprède, invita les deux hommes à quitter le terrain.

Mon sentiment est que M. Valprède fut beaucoup trop faible dès le début de la rencontre avec les 22 hommes qu'il avait à tenir en main. Il permit trop à chacun de faire ce qui lui plaisait.

Marcel Rossini.

LES RESULTATS

Jeudi 25 mars. — Première Division : Fives-Strasbourg (2-0), — Rouen-Lille (0-2). Vendredi 26 mars. — Première Division : Mulhouse-Red Star (1-3). Dimanche 28 mars. — Première division : Racing-Sochaux (1-0), — Lille-Sète (2-0), — Marseille-Fives (1-0), — Roubaix-Rouen (3-0), — Cannes-Metz (5-1), — Strasbourg-Excelsior (0-1), — Rennes-Antibes (0-1).

Deuxième Division : Dunkerque-C.A.P. (2-0), — Charleville-Calais (3-1), — Montpellier-Nancy (5-0), — St-Etienne-Boulogne (3-2), — Caen-Reims (1-1), — Amiens-Nice (1-2), — Le Havre-Lens (2-3), — Alès-Valenciennes (2-3).

LE CLASSEMENT

Première Division : Marseille (24 matches), 32 points. — Racing (24 m.), 32 points. — Lille (25 m.), 31 p. — Rouen (25 m.), 30 p. — Sochaux (24 m.), 28 p. — Metz (24 m.), 28 p. — Strasbourg (24 m.), 28 p. — Fives (25 m.), 26 p. — Excelsior (24 m.), 25 p. — Sète (24 m.), 23 p. — Red Star (24 m.), 22 p. — Cannes (24 m.), 21 p. — Roubaix (24 m.) et Antibes (24 m.), 20 p. — Rennes (24 m.), 15 p. — Mulhouse (24 m.), 12 p.

Deuxième Division : Lens (24 matches), 37 points. — Valenciennes (26 m.), 35 p. — Charleville (26 m.), 31 p. — Saint-Etienne (25 m.), 30 p. — Nice (25 m.), 28 p. — Boulogne (25 m.), 26 p. — Le Havre (25 m.) et Amiens (25 m.), 25 p. — Alès (24 m.), 24 p. — C.A.P. (26 m.) et Dunkerque (25 m.), 23 p. — Caen (24 m.), 22 p. — Troyes (23 m.), 21 p. — Calais (25 m.) et Montpellier (26 m.), 20 p. — Nancy (25 m.) et Reims (25 m.), 17 p.



COLOMBES : Racing-Sochaux (1-0). — Mathé vient de détourner la balle de la tête sur Mercier qui, dans une position déséquilibrée, s'apprête à shooter. De gauche à droite : Szabo, Mercier, Bradac, Mathé et Hug.



COLOMBES : Racing-Sochaux (1-0). — Une belle phase de jeu. Lalloué est tombé à terre et semble retenir des pieds son coéquipier Mattler que vient de déséquilibrer Kennedy (à dr.). À gauche, on reconnaît Lehmann



SAINT-OUEN : Nice-Racing (1-0). — Trois des plus grands gardiens de but du monde : à gauche : Chaisaz, et au centre, se serrant la main, Hiden et Zamora.



SAINT OUEN : Nice-Racing (1-0). — Une vue aérienne sur les buts de Nice protégés par Zamora. La balle shootée par Ozenne est passée au dehors.



SAINT OUEN : Nice-Racing (1-0). — Zamora stoppe la balle malgré l'opposition d'un avant du Racing.

RUGBY



RUGBY XV. PARC DES PRINCES. Coupe Nationale : Languedoc Roussillon - Côte Basque (10-5). — Le demi de mêlée languedocien Lombard, recevant le ballon de Raynal (à terre), va ouvrir sur ses lignes arrière. On reconnaît, de g. à dr. : Lombard, Depaule, Gras, de Malherbe, Amiel, Choy, Ithurra, Aguilar, Raynal (à terre), Barthe, Daguerre.



RUGBY XV. PARC DES PRINCES. Coupe Nationale : Languedoc Roussillon - Côte Basque (10-5). — A proximité des buts languedociens, les Basques se sont emparés du ballon sur une touche courte : Ainciart, suppléant Cunibert, ouvre sur son demi d'ouverture, amorçant un dangereux mouvement offensif. De g. à dr: Lombard, de Malherbe, Danoy (serre-tête), Ainciart, Depaule, Lavail, Barthe, Amiel (5) et Raynal (8).



RUGBY XV. PARC DES PRINCES. Coupe Nationale : Languedoc Roussillon - Côte Basque (10-5). — Voici un beau document montrant la lutte acharnée des seize avants pour la possession du ballon : retenant le Languedocien Choy, les Basques réussiront à passer le ballon à leur demi de mêlée Cunibert (à l'extrême droite). On reconnaît de g. à d. : Iché, Ainciart, Poch, Dalouëde, Amiel, Barthe, Aguilar, Choy, Lassale, De paule, Ithurra, de Malherbe, Cunibert, Raynal.



LES PIEDS DANS LE PLAT

POURQUOI se frapper ? L'essentiel n'est-il pas de voir le sport servir d'ambassadeur et aider au rapprochement des peuples ?

A ce point de vue, le France-Allemagne de football a donné satisfaction aux plus difficiles. Les autorités et la population de Stuttgart ont fait, non seulement aux joueurs, mais également aux supporters français, l'accueil le plus cordial et même de ces menus cadeaux qui ont pour tradition d'entretenir l'amitié.

Il est bien évident que malgré toute notre urbanité native, nous n'avons pas accoutumé à Paris, de recevoir avec tant d'aimables attentions. Nos dirigeants sont courtois et notre public est correct. C'est tout.

Et c'est pourquoi, sans doute, nos onze tricolores, ne sachant comment remercier les sujets de M. Adolf Hitler, ont, dans un geste de haute courtoisie internationale, permis aux footballeurs germaniques de marquer quatre buts et ont poussé la politesse jusqu'à n'en obtenir eux-mêmes aucun.

Par surcroit et pour ne pas amoindrir la valeur du cadeau, ces messieurs de l'équipe de France ont donné sur le terrain une très flatteuse démonstration de leurs qualités techniques. Ces qualités, chacun le sait, sont éminentes. Chaque semaine qui passe accroît la valeur personnelle de nos as de la balle ronde. D'aucuns, à la subtilité spécialement aiguisee, prétendent même que c'est à l'hyper-développement de cette sacro-sainte technique que se rait due l'inefficacité de nos joueurs. Eh ! Eh ! Cela demande réflexion. Voyez-vous qu'ils se perfectionnent encore un peu... ça va faire du 10 à 0 devant l'Italie !

Les élèves pianistes connaissent ces tourments. Au début, leurs doigts sont agiles, mais ne frappent jamais la note qu'il faut. Puis la technique vient, c'est-à-dire qu'ils n'attaquent plus la touche du si bémol pour donner un do dièse... mais à ce moment la virtuosité à f... le camp comme un tirailleur marocain dans le National...

Voilà pourquoi notre ami Gaston Barreau, secrétaire général du Conservatoire et subordonné « führer » de l'équipe de France, ne se montre pas inquiet. Il sait qu'un jour viendra où technique et fougue s'allieront. Les dieux du sport fassent que ce soit avant que Défouloir ait des cheveux blancs !

Ou alors, qu'on choisisse tout bonnement onze idiots en leur donnant l'ordre de taper dans la balle n'importe comment, pourvu que ça marche !

GAUTIER-CHAUMET.



Une nouvelle et gracieuse championne de France, Mlle Motto, qui vient de battre le record des 400 mètres dos en 6 minutes 32 secondes 2/5.

LE GREVES AVAIT PEUR DE LA FOULE !

On pose souvent aux coureurs cyclistes la question suivante : « Alors que vous sentiez la victoire à votre disposition, à quoi pensez-vous, que redoutez-vous ? » On n'a pas manqué d'interroger René Le Grevès, brillant vainqueur avec Lapébie du Critérium National de la Route, de notre frère Paris-Soir. Et Le Grevès n'a pas répondu, comme l'on s'y attendait : « J'ai craint la crevaison ! » Il a murmuré : « J'ai eu peur de la foule... Quand dès la vallée de Chevreuse, a-t-il ajouté, nous avons commencé à pénétrer entre deux rangées compactes de spectateurs qui, par moments, nous laissaient juste la place pour passer, j'ai redouté l'écart d'une personne, une tête imprudemment avancée, une épaule qu'on rencontre, comme ça, par hasard... »

X X X

Et, à la réflexion, on comprend l'émotion du champion de France, car jamais, dans la vallée de Chevreuse, il n'y eut foule aussi dense que dimanche dernier. C'est bien simple : de Saint-Rémy-les-Chevreuse, village de Mithouard, à Buffalo, les concurrents ont roulé entre deux haies de spectateurs taillés sur plusieurs rangs. A l'arrivée de la magnifique épreuve de Paris-Soir, le stade était plein... Mais, là, il y avait les barrières... Et Le Grevès et Lapébie ont pu pénétrer librement ; si librement qu'ils se sont gentiment donné la main en se regardant dans les yeux !

BONNE CHERE... ALLEMANDE !

LES milliers de supporters français qui se rendirent à Stuttgart pour assister à France-Allemagne n'eurent vraiment pas lieu de regretter leur déplacement. Non seulement ils assistèrent à un beau match, mais, de plus, ils reçurent un accueil vraiment magnifique. Leur passage dans les rues de Stuttgart fut salué d'enthousiastes acclamations par la foule allemande. L'« homme de la rue » applaudit sincèrement, joyeusement à leur venue. On se serrra les mains, on échangea force sourires et force souvenirs, on sympathisa, en un mot.

Mais il est une petite ombre au tableau à signaler cependant : ceux des supporters qui déjeunèrent en groupe au Hohenrestauran, à Schoenflick, furent gratifiés d'un plat de viande à la... confiture (!) qui fit faire la grimace à nombre d'entre eux ! Ah ! si vous aviez pu voir la tête de certains !

METEO PERSONNELLE

MARYSE Hilsz est aujourd'hui rétablie des suites d'un accident qui fut plus grave qu'on ne l'a dit (huit côtes enfoncees, omoplate brisée et une apophyse).

Lors d'une récente rencontre, nous lui avons demandé si elle ne souffrait plus :

« Ça dépend de la pluie et du beau temps, répondit-elle en riant. Je sens dans mes blessures les changements de temps. C'est très pratique. J'ai maintenant une météo personnelle... »

RECHERCHE DES SOUVENIRS

MARYSE Bastié vient de faire, à l'Aéro-Club, une conférence très brillante au sujet de sa traversée de l'Atlantique-Sud.

C'est de cette conférence que nous extrayons cette charmante anecdote :

« Lorsque j'ai atterri à Meknès, avec ma petite veste de cuir et mon pantalon d'homme, et que j'ai voulu me rendre au restaurant de l'aérodrome, on a regardé ma tenue de travers... Pour un peu on se demandait si on devait m'accepter au restaurant ! Je me suis mise dans un petit coin, bien retiré, et quelle ne fut pas ma surprise lorsqu'on m'apporta une superbe gerbe de roses avec une carte ainsi rédigée : « De la part des officiers célibataires du 1^{er} tirailleurs marocains ».

Deux de ces roses ont traversé l'Atlantique. Je suis sûre que, si les officiers de Meknès le savaient, cela leur ferait plaisir. »

Esperons que cet écho tombera sous les yeux des officiers célibataires du 1^{er} tirailleur marocain !

A LA RECHERCHE DES SOUVENIRS

CAMILLE Foucaux, qui fut quatre fois champion de France de cross cyclo-pédestre, ne désarme pas. Oh ! il n'espère pas vaincre, mais il tient, chaque année, à revoir le théâtre de ses exploits. Il courtait donc le championnat que devait gagner Peuziat. Il partit, franchit la première montée du parcours pour aller s'installer aux gros obstacles : les rochers de Saint-Germain. Et là, tranquillement assis sur une roche, il attendit le second passage des coureurs, encouragea de tout son cœur et de toute sa voix les quatre leaders de la course. Il était satisfait, l'excellent Camille. Il était venu, il avait vu et ne concevait nul regret d'être vaincu.

« Cela m'a rajeuni », disait-il en passant la main dans ses cheveux, moins abondants.

Et Georges Vandenhove, qui était là lui aussi, souriait au passé.

Ecrivez-nous... Nous répondrons ici

(Pour toutes correspondances dans ce courrier, écrire à la rédaction de « Match », 100, rue Réaumur, Paris)

LE COIN DU DOCTEUR

Le téton

D u temps à autre, on apprend qu'un athlète s'étant blessé, ou ayant, par exemple, reçu un coup de pointe, le médecin du club a jugé bon de lui faire une injection de sérum antitétanique. Différents lecteurs nous ayant demandé, à la suite d'un cas récent, de vouloir bien leur donner quelques explications au sujet du téton, nous répondons, aujourd'hui, à leur désir.

Le téton est une maladie infectieuse qui est due à un élément infiniment petit (un microbe) qui, à la faveur d'associations microbiennes, se développe dans les plaies dites anfractueuses. C'est le bacille de Nicolaier, du nom du savant qui le mit en évidence, en 1885, à la suite d'expériences faites sur des souris.

Ce bacille, qui a la forme d'une épingle, d'un clou, est particulièrement abondant dans la terre. Il doit cette forme en clou, en épingle (stecknadelformig) à la spore qui se forme à l'une de ses extrémités. Or, cette spore est très résistante.

Comment agit le bacille de Nicolaier ? Il pénètre généralement dans l'organisme grâce à une plaque anfractueuse, souillée (terre, fumier, crottin de cheval, poussière). Mais, parfois, la plaque peut être minime (une simple piqûre, par exemple), ne l'oublierez pas.

Le bacille se trouve donc au niveau d'une plaque, et là, par un curieux mécanisme, il va sécrétérer un poison très actif, un poison redoutable : la toxine tétonique ! Cette toxine s'en prend uniquement aux éléments nerveux. Si, grâce à la plaque, elle arrive au contact d'une terminaison nerveuse, elle va, par l'intermédiaire de la voie nerveuse, parvenir jusqu'au système nerveux

central et déclencher les troubles caractéristiques du téton.

Quels sont donc les symptômes du téton ? Le téton peut se manifester à toutes les périodes d'une blessure. L'incubation dure, en moyenne, de 4 à 10 jours. Le blessé peut avoir son attention attirée par des douleurs ayant la plante pour point de départ, et par une petite contracture au niveau de la blessure. Mais l'un des premiers signes importants que l'on constate, en général, c'est la contracture des muscles mésatères : le malade ne peut plus ouvrir la bouche. Il parle les dents serrées. On dit alors qu'il y a du trismus.

(A suivre.)

Dan Koloff. — 1^o Oui ; 2^o La natation ; 3^o Exerciseur, haltères, grimper, gymnastique aux agrès ; 4^o Saut à la corde, course à pied, un peu de cross.

Tintin 1^o. — Tout dépend de la façon dont se fait la réaction au moment de la douche et après la douche. Vous pouvez donc continuer si, au moment de la douche, vous n'avez pas la respiration coupée, si vous ne ressentez rien au niveau de la tête (éblouissement, vertige, coup) ; et si, après la douche, au lieu de grelotter, d'être pâle, vous avez une sensation agréable, vous devenez rouge, vous avez chaud.

Blanc Guy (Sariat). — Pour les cuiseuses : du saut à la corde. Pour les deux autres parties signalées : de l'exercice. Mais cela ne vaudra pas une bonne culture physique générale. Enfin, en vacances, faites de la natation (brasse plus spécialement).

Aramis (Lillebonne). — « Soyons forts ». Librairie Physia, 30, rue de la Victoire, Paris. Prix : 12 fr.

Jean Remy (Liège). — Malheureusement c'est par erreur que l'on annonce un « muscle froissé ». Le cas du coureur en question est beaucoup plus grave. Vous avez d'ailleurs dû l'apprendre par les journaux ; 2^o

C'est exact au point de vue des vitamines, mais le coureur les récupère au moyen de fruits qui, eux, en contiennent beaucoup.

Quant aux allumettes hydrocarbone, ils restent toujours le charbon de la machine humaine.

D'Philippe Encausse.

Il nous est impossible de donner, dans cette rubrique, des adresses personnelles. Nous faisons parvenir à leur destinataire toute lettre adressée par notre intermédiaire. Ces lettres doivent être mises sous enveloppe timbrée, enveloppe elle-même insérée dans celle qui nous est adressée.

R. Falk. — 1^o Oui, c'est un joueur de première équipe. 2^o Mais non, il joue comme senior.

Maurice, supporter sétois. — 1^o Ce joueur fait partie de l'équipe de Sète. 2^o Ces joueurs ne sont pas français. 3^o Marcel Thil est âgé de 23 ans.

Futur Yvan Marie parisien. — Ne pouvons vous donner un aussi long compte rendu. Adressez-vous à l'U.V.F., 24, boulevard Poissonnière, Paris.

Futur Christoforidis. — 1^o Nous ne voyons pas l'intérêt d'un match contre Dan Koloff et Joe Louis. 2^o Marcel Thil est champion du monde depuis 1932.

Le Vernet. — 1^o Il n'y a pas de journaux spécialisés dans le rugby à 13, mais des périodiques locaux. 2^o Adresses-vous à la Ligue de Rugby Tricé.

A.G.M. — Adressez-vous aux entraîneurs de Maisons-Laffite.

Tchi-Tchi, Ajaccio. — 1^o Roger Lapébie est âgé de 26 ans. 2^o Le coureur que vous nous signalez est célibataire.

R. Bigat. — 1^o 39 nations participeront à la Coupe du Monde de football. 2^o Non, il n'est pas prévu de matches à Lyon.

N'avons pas trouvé trace d'un gymnaste du nom que vous nous indiquez qui ait été champion de France ou du monde.

Rase-Motte. — Votre suggestion est assez intéressante et nous avons à plusieurs reprises déjà essayé d'y intéresser les diverses fédérations.

Pierre Givelet. — Notre service photographique, 100, rue Réaumur, vous procurera les photos que vous désirez aux prix suivants : 9x12, 2,50 pièce, 13x18, 3,50, 18x24, 5,50, 24x30, 9, 30x40, 13,50 pièce et franc.

Boulanger en chômage. — L'Annuaire du Ring à l'« Echo des Sports », faubourg Montmartre, Paris.

Un admirateur de Kohut. — 1^o Une question de forme peut seule déparer ces joueurs. 2^o Les deux meilleurs arrières sont Dupuis et Diagane. 3^o Ces joueurs sont de même force. 4^o Alec James est le meilleur joueur étranger.

Futur Abegglen. — 1^o Ce joueur, étant Suisse, n'a pu nous représenter dans une épreuve internationale. 2^o Non, nous ne pensons pas que ce jeune joueur puisse passer en première équipe.

Futur champion olympique. — Votre performance est bonne et elle doit vous inciter à persévérer.

Tristan l'Ermite. — 1^o Non, c'est Di Lorto qui nous représente. 2^o Nos arrières seront Dupuis et Diagane. 3^o Gabrillagues est militaire. 4^o Ils sont tous célibataires.

Sterch et Stoye. — Vous avez omis de nous donner votre adresse.

E. P. Besson. — Cette prime était assurée au coureur totalisant le plus grand nombre de points.

Bordeaux-football. — 1^o C'est l'édition rugby que nous envoyons dans votre ville. Si vous désirez celle de football, faites-le nous savoir. 2^o Il n'y a pas de raison pour que la fédération refuse l'autorisation.

Champion du 1.500 mètres. — N'avons pas trouvé trace d'un gymnaste du nom que vous nous indiquez qui ait été champion de France ou du monde.

X, Paris. — L'international Georges Verriest est en effet footballeur amateur.

Un piqué du rugby de Castres. — Si ce joueur n'a pas pris part à un match, c'est qu'il était suspendu.

Bébert les Gros-Bras. — 1^o Le triple saut consiste en trois sauts consécutifs. 2^o Cela dépend de la décision prise par la fédération intéressée. 3^o Marguerite Radideau fut championne d'athlétisme et de basket-ball. 4^o Avons pris note de vous envoyer l'édition Football.

Ambrosi, Chavigny, Odile Croze, Agassan, V. 12, Chardo Berck, Vieux sportif. — Avons fait suivre vos lettres à leurs destinataires.

Queneutte, Creil. — Vous pouvez vous abonner à notre édition Rugby moyennant 46 francs pour un an, 24 francs pour 6 mois ou 13 francs pour 3 mois.

Un Pédauleur. — Ne pouvons vous donner dans ces lignes de si nombreux renseignements, procurez-vous l'Annuaire du cyclisme à l'Union Vélocipédique de France, 24, boulevard Poissonnière, Paris.

Pierre, Paris. — C'est le 24 juillet 1924, à New-York, que Georges Carpentier perdit son match contre Gene Tunney, par arrêt de l'arbitre.

Victor Durand. — 1^o Vous avez dû voir que Roger Lapébie a été sélectionné pour le Tour de France, après ses deux récents succès dans Paris-Nice et le Critérium National de la Route. 2^o Nous ne pouvons faire de pronostics pour les prochains engagements dans le Tour de France, mais les coureurs que vous nous citez ont de grandes chances d'y participer.

D'autre part, Achille a répondu par lettre à 53 correspondants ayant envoyé des timbres pour réponse.

CESAR, (L'Homme des Commentaires.) — L'Imprimerie Réaumur et l'Héliogravure Rotative, 100, rue Réaumur, Paris. Le gérant : RAYMOND DEBAUCHE.

LUTTE

Ptoutes catégories. A quoi Pereira doit-il sa rapide, nette et très régulière victoire ? A une qualité dominante, la vitesse, à une rapidité d'exécution qui lui permirent de déborder Dan Koloff lequel ne put suivre le train imposé ni, à aucun moment, diriger la lutte à sa manière, celle qui consiste à user son adversaire avant de le plaquer au tapis. Contrairement aux autres adversaires du Balkanique, Pereira ne commet pas la faute de porter des prises de tête ou de hanches qui restent sans effet sur Koloff. Il conserva ainsi la direction du combat et prouva qu'un lutteur, si vigoureux soit-il, risque gros en comptant uniquement sur la fatigue de ses rivaux pour les battre.

Jamais Pereira ne fut chiche d'efforts, au cours de ce match qui fut très serré. Ciseaux, manchettes, crochets, coups de tête, le tout terminé par les coups de bâton, les coups préférés du Portugais, tout y passa.

La première manche fut d'ailleurs gagnée par Pereira à la suite d'un coup de bâton accompagné d'un enfourchement, après 21 minutes 42 de lutte. La deuxième manche fut très animée. C'est d'ailleurs dans cette manche, qu'il devait perdre, que le citoyen de Lisbonne fournit le plus d'efforts. Voulut-il imiter Deglane en face de Don George ? On le vit tenir bien longtemps une clef au bras. Mais cela ne lui réussit pas, car le colosse bulgare, par un ramassement de jambes, lui démontre que l'heure n'était pas encore venue pour lui de s'incliner.

A la reprise, bondissant, cognant à la tête et à l'estomac, attrapant une jambe, puis l'autre, placant trois coups de bâton successive, Pereira ébranla Koloff pour le surprendre par un enfourchement. En moins de six minutes, le « vieux lion » était battu. Pour une fois, la tactique d'attente ne lui avait pas réussi. La leçon est sévère mais elle lui profitera, car nous persistons à croire qu'au mieux de sa forme, Dan Koloff doit être encore le meilleur Européen. En attendant, le 5 avril prochain le nouveau champion d'Europe rencontrera l'ex-champion du monde Don George, récent adversaire de Deglane.

Charles Rigoulot, qui semble en avoir fini avec la « poisse » qui le poursuivait depuis un moment, est maintenant complètement rétabli. Opposé à l'Autrichien Ebert, il triompha nettement de ce dernier après un combat



Dan Koloff



Pereira.

BOXE

Le début de la semaine nous a valu huit nouveaux champions de France amateurs. Huit champions de France cela ne fait pas huit champions. Rarement la fameuse formule n'a été aussi opportunément appliquée. En cherchant bien on arrive à remarquer trois hommes : le poids moyen Lopez, le plume Vignes et le léger Courreau, qui n'est d'ailleurs pas champion de France, les juges lui ayant préféré le robuste Aupetit, pour des raisons aussi insondables que les voies de la Providence.

Du 5 au 9 mai, l'Italie organise les championnats d'Europe amateurs. Seize nations y sont déjà engagées. La France réserve sa réponse. Nous avons deux champions olympiques, et la Fédération ne s'en est pas montrée peu fière. Je comprends fort bien son sentiment. Mais où je ne comprends plus, c'est quand ayant la bonne fortune de posséder deux détenteurs du titre le plus envie parmi les athlètes qui ne se vêtent que de la plus blanche hermine, elle les mette littéralement en conserve. L'Italie avait, au lendemain des Jeux, proposé à notre bonne « Fédé » d'emmener nos deux champions aux Etats-Unis, où son équipage était invitée. Michelot et Despeaux ne se tenaient plus de joie. La récom-

pense de leurs efforts et de leur réussite ne tardait pas. Ils allaient enfin s'en payer de voyager ! Ouais !... La Fédération refusa poliment, mais fermement. Elle préfère sans doute voir nos champions olympiques écouler les organisations de province, dans des conditions qui ne laissent présager rien de bon pour le salut de leur âme d'amateurs.

Il y a seize nations engagées dans le championnat d'Europe. Mais la France n'a encore dit ni oui, ni non. On va nous sortir la vieille histoire des frais que ce voyage représente. A moins qu'on ne trouve autre chose... Il nous semble que la France, qui représente encore quelque chose en Europe, ne peut demeurer absente d'un tournoi auquel vont prendre part des pays comme l'Estonie ou la Finlande, qui ne sont sans doute pas beaucoup plus riches que le nôtre et ont au surplus le gros désavantage de demeurer fort loin de l'Italie. Nous avons deux champions olympiques, deux ou trois bonnes unités parmi les champions de France, nous devons aller à Milan. Ou alors, qu'on soit assez bon pour nous donner les raisons convaincantes qui nous en empêchent.

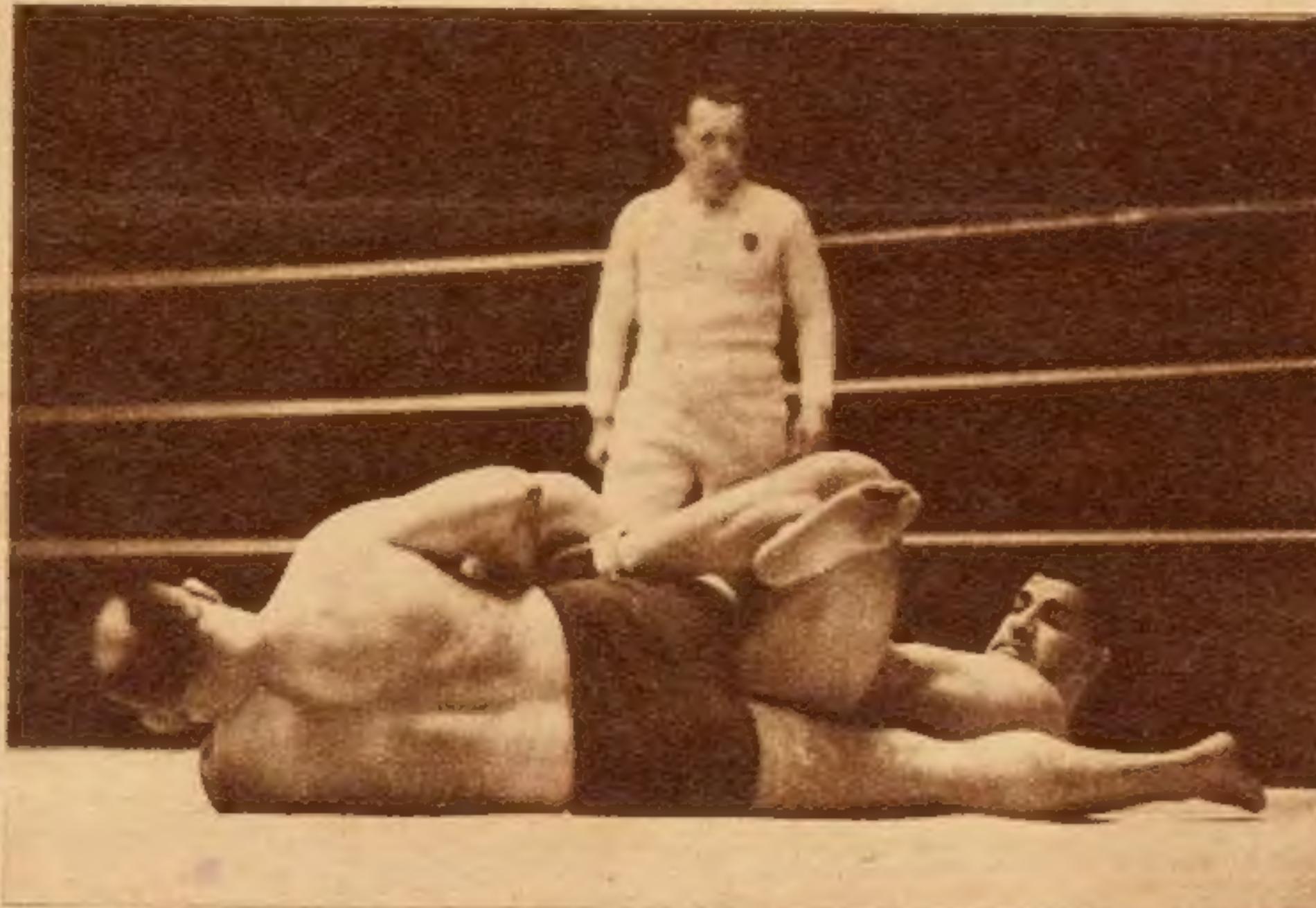
Gustave Roth a facilement conservé son titre de champion du monde poids mi-lourd « I.B.U. », en battant aux points l'Italien Merlo Preciso. D'après les comptes rendus de nos correspondants et ceux de nos confrères, il semble que l'Italien se soit trop affaibli afin de pouvoir faire la limite. Je ne sais pas qui conseille Merlo Preciso — il a quelque chose



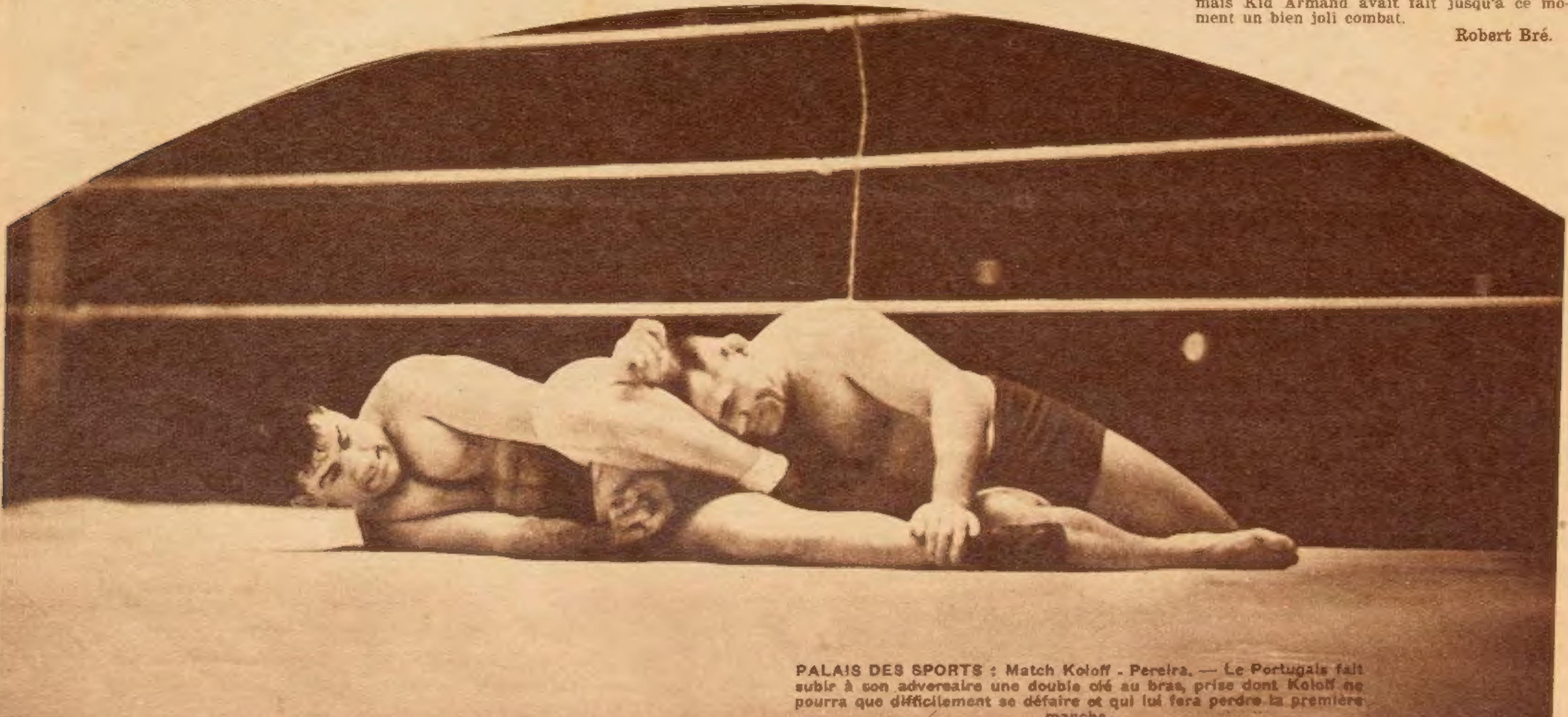
PALAI DES SPORTS : Match Rigoulot - Ebert. — Le recordman de force soulève aisément l'Autrichien, et celui-ci, enfourché de façon classique, va être plaqué pour le compte



PALAI DES SPORTS : Match Koloff - Pereira. — Dan Koloff vient d'enfourcher le Portugais. Il le plaquera au sol et gagnera la deuxième manche.



PALAI DES SPORTS : Match Koloff - Pereira. — Dan Koloff est en difficulté. Pereira lui porte un ciseau de jambe doublé d'une élévation.



PALAI DES SPORTS : Match Koloff - Pereira. — Le Portugais fait subir à son adversaire une double clé au bras, prise dont Koloff ne pourra que difficilement se défaire et qui lui fera perdre la première manche.

comme quatre managers, les conseils ne doivent pas lui manquer pourtant — mais je ne comprends pas comment un garçon qui a la bonne fortune d'être poids lourd peut désirer faire partie de la catégorie inférieure. Comme poids lourd, Merlo me semble promis à une fort honorable carrière. Poids mi-lourd ! Mais qui voudrait demeurer mi-lourd quand la fortune est pour les lourds ?

Le détenteur de notre Ceinture des légers, Pierre Momont, s'est fait battre mardi dernier, au Central, par le virtuose espagnol Fenoy. Oh ! pas de beaucoup, mais suffisamment tout de même pour que la décision n'ait pu faire l'ombre d'une hésitation. Momont a un jeu trop défensif encore pour un homme aussi rapide et adroit dans l'esquive que Fenoy. Quant à ce dernier; c'est un brillant boxeur, certes, mais il est tout de même moins savant qu'il ne semble le croire.

Enfin vendredi, avant de s'en aller prendre leurs vacances de Pâques, le Roumain Jon Sandu et Kid Armand se sont rencontrés. Jon Sandu a gagné par abandon en sept rounds, mais Kid Armand avait fait jusqu'à ce moment un bien joli combat.

Robert Bré.

ÉDITION DE PARIS

N° 563 30 MARS 1937

match

Le plus grand hebdomadaire sportif



SAINT-OUEN : Nice-Racing (1-0). — Vehap a bondi vers la balle, mais c'est Zamora qui la cueillera sans douleur. Au premier plan, l'arrière niçois Schulzendorff.